

Le Courrier

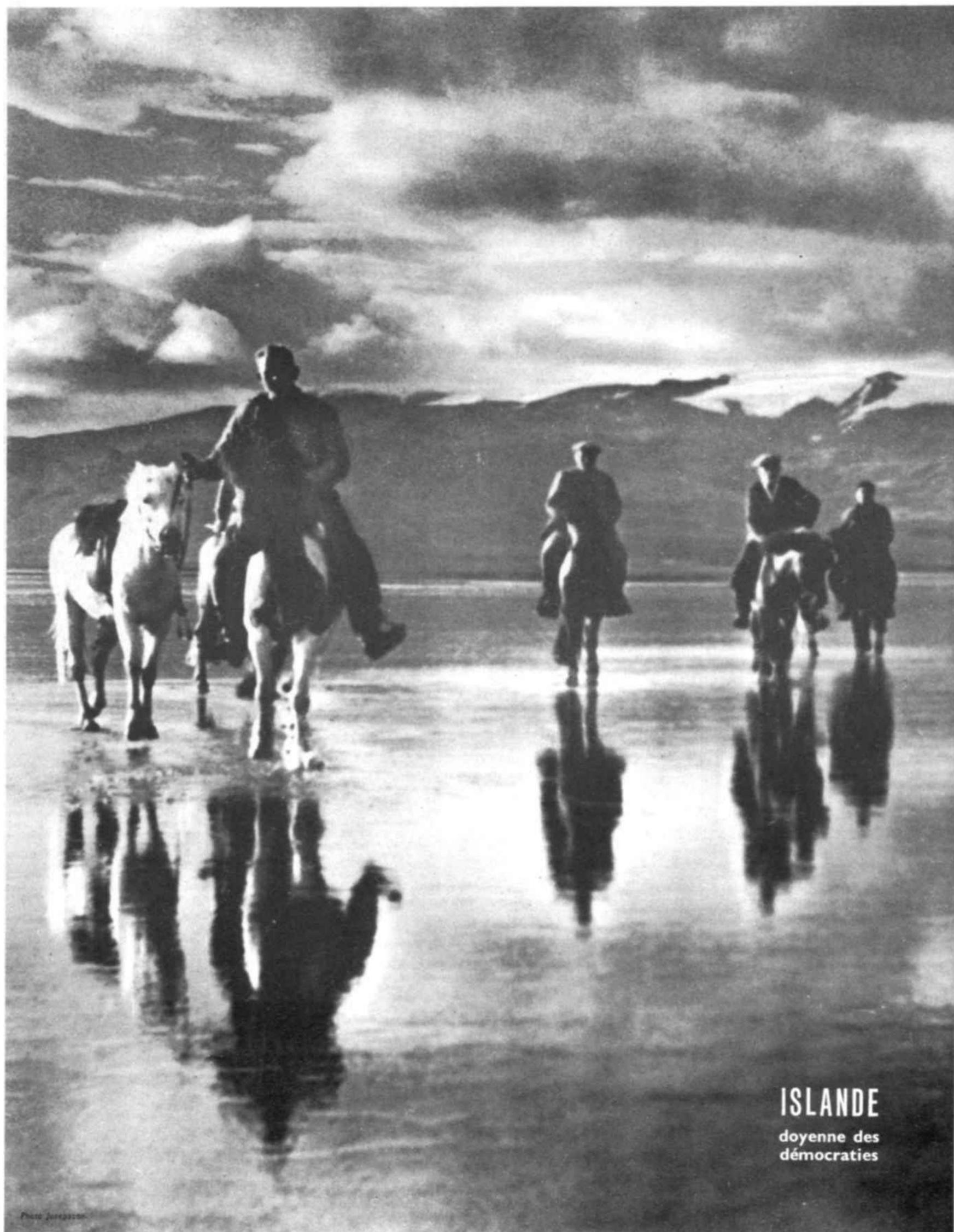
PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME V — N° 12. — DÉCEMBRE 1952



ISLANDE
doyenne des
démocraties

LATITUDES ET LONGITUDES...

REDICTION-ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16*

★ Rédacteur en chef : S. M. KOFFLER.

Secrétaires de rédaction :

Edition française : ALEXANDRE LEVENTIS

Edition anglaise : R. S. FENTON

Edition espagnole : JOSÉ DE BENITO

★

Les articles paraissant dans "Le Courrier" expriment l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la rédaction.

★

Imp. GEORGES LANG, II, rue Curial, Paris.

MC. 52. I. 66. F.

Le prix de l'abonnement est de 500 fr. français, de 2 ou 10 s. 6 d.

Ecrivez à notre dépositaire dans votre pays ou, à défaut, directement à l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris.

Allemagne : Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich.

Argentine : Editorial Sudamericana, S.A., Alsina 500, Buenos-Aires.

Australie : Oxford University Press, 346, Little Collins Street, Melbourne.

Autriche : Wilhelm Frick Verlag, 27, Graben, Vienne I.

Barbade : S.P.C.K. Bookshop, Broad Street, Bridgetown.

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV.

Birmanie : Burma Educational Bookshop, 551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.

Bolivie : Libreria Selecciones, av. 16 de Julio 216, Casilla 972, La Paz.

Bresil : Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.

Canada : Centre de Publication Internationale, 1234, rue de la Roche, Montréal 34.

Ceylan : Lake House Bookshop, The Associated Newspapers of Ceylon Ltd, Colombo I.

Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago du Chili.

Chypre : Tachydromos, P.O.B. 473 Nicosie.

Colombie : Emilio Royo Martin, Carrera 9 a, 1791, Bogota.

Costa-Rica : Trajes Hermanos, Apartado 1313, San-José.

Cuba : Unesco Centro Regional en el Hemisferio Occidental, Calle 5 No. 306, Vedado, La Havane.

Danemark : Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade, Copenhague K.

Fédération Malaise et Singapour : Peter Chong & Co, P.O. Box 135, Singapour.

Egypte : La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-Pacha, Le Caire.

Equateur : Casa de la Cultura Equatoriana, Av. 6 de Diciembre 332, casilla 67, Quito.

Espagne : Aguilar, S.A. de Ediciones, Juan Bravo 38, Madrid.

Etats Associés du Cambodge, du Laos et du Viet-Nam : K. Chantarith, C.C.R., 38, rue Van Vollenhoven, Phnom-Penh.

Etats-Unis d'Amérique : Columbia University Press, 2960 Broadway, New-York, 27.

Finlande : Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu, Helsinki.

Formose : The World Book Co. Ltd., 99 Chung King South Rd, Section 1, Taipei.

France : Librairie Universitaire, 26, rue Soufflot, Paris (5^e).

Grèce : Eleftheroudakis, Librairie Internationale, Athènes.

Haïti : Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, Port-au-Prince.

Hongrie : « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62.

Inde : Orient Longmans Ltd, Bombay, Calcutta, Madras.

Oxford Book & Stationery Co, Scindia House, New-Delhi.

Rajkamal Publications Ltd, Himalaya House, Bombay 1.

Indonésie : G.C.T. van Dorp & Co N.V., Djalan Nusantara 22, Djakarta.

Irak : McKenzie's Bookshop, Bagdad.

Israël : Blumstein's Bookstores Ltd., 35, Allenby Road, Tel-Aviv.

Italie : G.C. Sansoni, via Gino Caponi 26, Casella postale 552, Florence.

Japon : Maruzen Co. Inc, 6 Tori-Nichome, Nihonbashi, Tokyo.

Liban : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

Luxembourg : Librairie Paul Bruck, 50 Grand-Rue, Luxembourg.

Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra, 16, Mexico D.F.

Nigeria : C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos.

Norvège : A/S Bokhjornet, Stortingsplass, 7, Oslo.

Nouvelle-Zélande : South Book Depot, 8 Willis Street, Wellington.

Pakistan : Ferozsons Ltd., Karachi, Lahore, Peshawar.

Panama : Agencia Internacional de Publicaciones, Apartado 2052, Panama.

Pays-Bas : N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9, La Haye.

Pérou : Libreria Internacional del Peru, S.A., Giron de la Union, Lima.

Philippines : Philippine Education Co., 1104 Castillejos, Quipao, Manille.

Porto-Rico : Panamerican Books Co., San Juan 12.

Portugal : Publicações Europa-America, Ltda., 4, Rua da Barroca, Lisbonne.

Royaume-Uni : H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres, S.E.1.

Suède : A.B. C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Stockholm.

Suisse : Suisse alémanique : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande : Librairie de l'Université, 22-24, rue de Romont, Fribourg.

Surinam : Radhakrishun & Co. Ltd, Watermolenstraat 36, Paramaribo.

Syrie : Librairie Universelle, Damas.

Tanger : Centre International, 54, rue du Statut.

Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Thaïlande : Suksapan Panit, Arkarn 9, Raj-Damnern Avenue, Bangkok.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

Union Sud-Africaine : Van Schaik's Bookstore, P.O. Box 724, Pretoria.

Uruguay : Centro de Cooperacion Cientifica para la America Latina, Unesco, Bulevar Artigas, 1320, Montevideo.

Yougoslavie : Jugoslovenska Krjiga, Marsala Tita 23/11 Belgrade.

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans ce numéro peuvent être reproduits sans autorisation préalable, à condition d'en mentionner l'origine : « Le Courrier de l'Unesco. »

★ **Nouvelle internationale** : Le 18 décembre prochain, de nombreux pays consacreront une partie de leurs programmes radiorhoniens à la commémoration de la Déclaration des Droits de l'Enfant. Cette décision a été prise cet été, à Zurich, par les délégués de trente-six nations réunis sous les auspices de l'Union Internationale pour la Protection de l'Enfance. Le 18 décembre est l'anniversaire de la mort d'Eglantyne Jebb, auteur de la Déclaration.

★ **Turquie** : Des bons de livres de l'Unesco d'une valeur totale de 5 millions de francs français ont été vendus depuis un an en Turquie, à des institutions et à des particuliers. (On sait que ce pays a adhéré il y a un peu plus d'un an au système des Bons de l'Unesco.) Les bons, qui sont vendus par la Bibliothèque Nationale d'Ankara, ont servi à l'achat de livres et de périodiques sur l'éducation, la science, l'art et d'autres sujets d'ordre culturel, dans les pays à monnaie forte comme les Etats-Unis et la Suisse. Effectués avec les Bons de l'Unesco, ces achats échappent aux restrictions habituelles sur les devises.

★ **Venezuela** : Encouragés par les succès obtenus au cours de la dernière année scolaire dans la lutte contre l'analphabétisme, les organisateurs des unités scolaires mobiles du Venezuela se proposent de recruter un plus grand nombre de maîtres afin de développer les cours du soir et d'ouvrir plusieurs nouveaux centres. Le ministère de l'Education a décidé, par ailleurs, de créer un Institut spécial chargé d'organiser la lutte contre l'analphabétisme dans l'ensemble du pays.

★ **Nouvelle internationale** : Les Associations pour les Nations Unies de Cuba et du Japon ont décidé d'organiser des échanges artistiques et culturels entre les enfants de l'enseignement primaire et secondaire. Cette initiative s'est traduite par un premier envoi de 200 à 300 dessins d'enfants japonais qui seront exposés à Cuba. Les enfants cubains s'apprentent à faire un envoi analogue au Japon et les examinateurs espèrent que ces échanges favoriseront le développement d'une large correspondance scolaire entre les écoliers des deux pays.

★ **Etats-Unis** : Quarante-cinq muséographes et éducateurs de vingt-cinq pays d'Europe, d'Asie et d'Amérique viennent de se rencontrer à Brooklyn, New-York, à l'occasion d'un stage international patronné par l'Unesco. Les participants à cette réunion se sont efforcés de mettre au point les méthodes les plus efficaces de coopération entre le musée et l'école, en particulier dans les domaines de l'art, de la science et de l'histoire. Les délégués ont recommandé l'organisation de cours pratiques de muséographie dans les écoles normales. Parmi les conclusions du stage figurent des vœux concernant l'établissement de musées internationaux mobiles, l'organisation de nouvelles expositions itinérantes et d'échanges internationaux de personnel des musées, et la création de bourses.

★ **Nouvelle internationale** : Deux nouveaux pays, les Philippines et Cuba, viennent de ratifier l'accord international patronné par l'Unesco, qui abolit les droits de douane sur toute une catégorie d'articles éducatifs, scientifiques et culturels. L'accord, qui est entré en vigueur en mai dernier, a maintenant été ratifié par treize nations. Dix-huit autres gouvernements l'ont signé, mais ne l'ont pas encore ratifié.

★ **Bresil** : Cent boursiers appartenant à vingt pays d'Amérique latine viennent d'arriver à Rio-de-Janeiro pour participer à des cours de formation professionnelle qui dureront neuf mois. Ces travaux ont été organisés par le Gouvernement brésilien à la suite d'un accord conclu avec les Nations Unies. On apprend également que l'Organisation Internationale du Travail a envoyé au Brésil une douzaine de spécialistes chargés d'aider le Gouvernement dans la réalisation de son programme de formation technique.

★ **Israël** : Le premier centre d'études pour la construction d'habitations en terre agglomérée sera établi en Israël à la suite d'un accord conclu entre le Gouvernement de Tel-Aviv et l'Administration de l'Assistance Technique des Nations Unies. Le centre effectuera des recherches sur l'utilisation des bâtiments en terre agglomérée dans les régions arides ou semi-désertiques de divers pays. Aux termes de l'accord, les Nations Unies fourniront des techniciens, des instruments de laboratoire et des machines.

★ **Birmanie** : Un stage d'études organisé par l'Unesco sur l'Education des Jeunes pour le Civisme International a réuni à Rangoon, au mois d'octobre, les animateurs des mouvements de jeunesse de treize pays du Sud-est asiatique et du Pacifique-sud. Les délégués de quatre Etats membres de l'Unesco qui administrent des territoires dans cette région — la France, les Pays-Bas, le Royaume-Uni et les Etats-Unis — ont également participé aux travaux. Le but du stage était d'intéresser plus largement la jeunesse à l'amélioration de la vie de la com-

munauté, tant à l'échelle locale que nationale et internationale.

★ **Pakistan** : Dans le cadre du Plan de Colombo, des géologues et spécialistes canadiens aident le Gouvernement du Pakistan à faire l'inventaire aérien de ses ressources naturelles. Ces experts utilisent les techniques déjà éprouvées avec succès au Canada. Des cartes géographiques et géologiques, réalisées à partir de photographies aériennes, permettront au Pakistan de faire le bilan des ressources naturelles d'une région de cent cinquante-cinq mille kilomètres carrés. Ces recherches faciliteront l'établissement du programme de développement économique du pays et en particulier de ses plans d'irrigation et de construction de centrales hydro-électriques.

★ **Nouvelle internationale** : L'un des plus grands centres mondiaux de recherches sur la nature de la matière et de l'énergie sera créé à Genève au cours des sept prochaines années. La construction de ce centre a été décidée lors d'une récente réunion à Amsterdam du Conseil Européen de Recherches Nucléaires qui comprend les représentants de dix pays d'Europe : Belgique, Danemark, France, Italie, Norvège, Pays-Bas, République fédérale allemande, Suède, Suisse et Yougoslavie. Le projet prévoit l'installation d'un accélérateur à protons de 30 milliards d'électrons-voits — le plus puissant qui ait jamais été construit. Cet appareil sera capable de produire des

LA SEPTIÈME CONFÉRENCE GÉNÉRALE DE L'UNESCO

La septième Conférence générale de l'Unesco s'est ouverte à Paris le 12 novembre et durera jusqu'au 10 décembre environ. Elle doit discuter du programme et du budget de l'Organisation pour 1953 et 1954. Le vice-président de l'Inde, S.E. Sarvepalli Radhakrishnan, a été élu dès le premier jour président de la Conférence. Philosophe, théologien, homme d'Etat et diplomate, il a dirigé la délégation de son pays à toutes les Conférences générales de l'Unesco de 1946 à 1951. Le président de la dernière Conférence, M. Howland M. Sargeant, secrétaire-adjoint du Département d'Etat des U.S.A., a ouvert la Conférence devant les représentants de cinquante-huit des Etats membres de l'Unesco et les observateurs de nombreuses organisations gouvernementales et inter-gouvernementales. Parmi les orateurs qui prirent la parole le jour de l'ouverture, se trouvaient des représentants des Nations Unies, de l'Organisation Mondiale de la Santé, de l'Organisation des Etats américains et du Conseil de l'Europe. Ce numéro du Courrier est sous presse au moment où débute la Conférence; aussi, des détails complémentaires sur les débats paraîtront dans le numéro de janvier prochain.

rayons cosmiques artificiels. Les recherches entreprises par le centre auront pour objet l'étude de la structure du noyau atomique, la nature des particules fondamentales et les rapports entre ces particules et l'énergie. Les résultats de ces travaux pourront être publiés librement et utilisés dans tous les pays participants. L'un des principaux buts du centre est de permettre aux jeunes savants européens de parfaire leur formation dans une branche nouvelle de la science dont l'exploration nécessite des appareils et un équipement tellement coûteux qu'aucun pays européen ne peut espérer les réunir par ses propres moyens. Institué grâce au Département des Sciences naturelles de l'Unesco, le centre est maintenant un organisme intergouvernemental indépendant.

★ **Suède** : L'Union Nationale des Etudiants suédois a offert à huit élèves-ingénieurs indonésiens des bourses qui leur permettront de faire un stage d'étude de six ans en Suède. Après avoir étudié la langue suédoise et l'économie du pays, ils seront placés comme apprentis, pendant quelques mois, dans un établissement industriel. Puis ils suivront, à l'Institut Royal de Technique, des cours de physique, de chimie ou de mécanique. Tous les frais d'étude sont couverts par l'Union des Etudiants suédois.

★ **Liban** : Une Commission internationale créée à Beyrouth pour la traduction des chefs-d'œuvre de la littérature arabe vient de publier en français, en anglais et en espagnol « O, jeune homme », un des principaux ouvrages du célèbre mystique musulman, Al-Gazali, dont l'influence sur la philosophie et la théologie de l'Islam est immense. Dans cette même collection, patronnée par l'Unesco, figurent deux autres classiques de la littérature arabe : « Le Livre des Directives et des Remarques » d'Avicenne, et le « Livre des Avars », d'Al-Djahiz.

★ **Grèce** : Les conséquences sociales de l'évolution technique dans le Moyen-Orient ont fait l'objet du symposium organisé à Athènes sous les auspices de l'Unesco par la Société d'Etudes internationales de Grèce. Dirigés par le professeur René Clemens, de Liège, les travaux ont porté sur l'inventaire des transformations techniques intervenues depuis une vingtaine d'années dans la région du Moyen-Orient et sur leurs effets dans les domaines économique, social et institutionnel. Des spécialistes des sciences sociales, venus de tous les pays du Moyen-Orient, assistaient à cette réunion, ainsi que les représentants de la Commission Nationale hellénique pour l'Unesco et des représentants régionaux des Institutions spécialisées des Nations Unies.

★ **Belgique** : Démontrer que l'art doit s'intégrer à la vie quotidienne, et non plus seulement être le monopole des musées, tel était le but que se proposait une vaste exposition organisée à Bruxelles du 8 au 29 octobre dernier et intitulée « L'Art monumental dans les Etablissements publics et industriels ». Qu'il s'agisse d'une usine, d'un pont, d'une demeure privée ou d'un guichet de poste, elle a montré qu'architectes, peintres et sculpteurs peuvent et doivent collaborer pour rendre les œuvres des artistes plus accessibles au grand public et favoriser en même temps la renaissance des métiers d'art tels que le vitrail, la céramique et la tapisserie.

★ **Pérou** : Le Gouvernement vient de créer un Département d'Education rurale dont le personnel aura pour tâche essentielle de lutter contre l'analphabétisme dans les campagnes. Des missions rurales aideront également les populations à améliorer l'exploitation et la conservation des ressources naturelles du pays.

★ **Inde** : Une conférence régionale sur l'extension de l'enseignement gratuit et obligatoire dans le Sud-asiatique et le Pacifique se réunira à Bombay au mois de décembre. Une quarantaine d'experts de treize nations participeront à cette conférence qui se déroulera sous les auspices de l'Unesco. Ils y étudieront les résultats d'enquêtes spéciales sur les problèmes de l'enseignement primaire, menées à la demande de l'Unesco, dans huit pays de la région.

★ **Autriche** : Afin de favoriser l'échange de lettres entre écoliers de divers pays, le Gouvernement autrichien vient d'émettre un nouveau timbre postal destiné exclusivement à la correspondance scolaire internationale.

★ **Nouvelle internationale** : Dans le cadre d'un programme international d'échanges de professeurs, inauguré il y a sept ans, cent maîtres britanniques viennent d'échanger leurs postes avec cent professeurs américains. Depuis le début de ce programme, 1.426 instituteurs des Etats-Unis et de divers autres pays ont procédé à des échanges similaires.

★ **France** : Afin de favoriser l'activité théâtrale en Normandie, région de la France particulièrement affectée par la guerre et où de nombreuses salles ont été détruites, M. Paul Douai, lui-même directeur de théâtre, a mis au point la maquette d'un théâtre itinérant et démontable qui permettra la présentation de spectacles de grande envergure grâce à ses 1.500 places.

★ **Belgique** : Les autorités belges ont accordé la franchise postale pour le transport, en trafic intérieur et international, des imprimés en relief à l'usage des aveugles. Cette décision a été prise conformément à une stipulation de la Convention postale universelle.

★ **Nouvelle Internationale** : Comme chaque année, depuis 1950, le 8 novembre a été célébré le Jour Mondial de l'Urbanisme, point culminant d'une croisade lancée par l'Institut d'Urbanisme de Buenos-Aires pour rassembler, dans un but commun, les urbanistes, les techniciens et, en général, tous ceux qui, à des titres divers, sont responsables de l'aménagement du cadre de la vie des hommes. L'an dernier, vingt pays avaient participé à cette manifestation. Cette année, les premiers comptes rendus soulignent l'importance des projets de rénovation de la vie rurale tendant à réaliser une amélioration de la vie sociale dans les campagnes et un équilibre entre les campagnes et les villes. En France, de nombreux ingénieurs et administrateurs, maires et préfets, réunis à l'Université de Paris, autour du ministre de la Reconstruction, ont défini les exigences techniques et culturelles d'un cadre et d'une vie qui soient à la mesure de l'homme dans la cité moderne.

★ **Australie** : L'Australie vient d'adhérer au système des Bons d'Entraide de l'Unesco, portant ainsi à sept le nombre des nations donatrices. D'ores et déjà, l'Unesco a fourni à l'Association australienne pour les Nations Unies une liste d'établissements nécessaires dans neuf pays. Les Bons d'Entraide sont une nouvelle sorte de monnaie internationale qui permet à des groupements et particuliers dans les pays donateurs d'aider des écoles et institutions culturelles à se procurer le matériel éducatif dont elles ont besoin.



Photo O. N. U.

L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE ET LA COMPRÉHENSION INTERNATIONALE

par Louis François

Inspecteur Général de l'Instruction Publique,
Secrétaire Général de la Commission
de la République Française pour l'Unesco.

EN quoi l'enseignement de la géographie peut-il contribuer à une meilleure compréhension internationale ? A cette question, l'Unesco a déjà apporté bien des réponses et des éclaircissements. En 1950, elle a réuni un stage d'étude à Montréal et publié un document de travail : « L'Enseignement de la géographie, quelques conseils et suggestions » (1). Elle vient d'éditionner une nouvelle brochure : « L'Enseignement de la géographie, petit guide à l'usage des maîtres » (2), qui fait connaître les principales conclusions du stage.

Sans doute n'est-il pas inutile de revenir sur ce sujet ; car il me paraît que ni les rédacteurs de la première brochure, dont je fus, ni les participants au stage, dont je fus également, ni même le rédacteur de la deuxième brochure, n'ont suffisamment insisté tout à la fois sur les grandes possibilités qu'offre la géographie pour la formation d'un civisme mondial, et sur les graves difficultés que les professeurs, désireux de développer chez leurs élèves des dispositions à une meilleure compréhension internationale, risquent de rencontrer.

On ne s'étonnera pas que le Français, que je suis, désire avant toutes choses définir clairement les données du problème : que faut-il entendre par éducation pour une meilleure compréhension internationale ? Qu'est-ce au juste que la géographie ?

Il importe, en effet, que l'éducation pour une meilleure compréhension internationale ne demeure pas une notion grandiloquente et vague. C'est lorsqu'on a une vue claire des buts à atteindre que l'on peut avec exactitude, avec efficacité, déterminer les moyens à utiliser. La définition que je propose est celle que j'ai formulée avec mon groupe de travail au dernier stage de l'Unesco consacré à l'enseignement des droits de l'homme :

(1) Faire prendre conscience aux jeunes comment les autres peuples ont vécu et vivent maintenant, quels sont leurs traditions, leurs traits principaux de caractère, quels sont leurs problèmes et les solutions qu'ils y ont apportées.

(2) Faire prendre conscience aux jeunes de la contribution de chaque nation au patrimoine de l'humanité, sciences, techniques, arts, littérature ; la civilisation consiste en un vaste ensemble de dettes réciproques entre les nations.

(3) Faire prendre conscience aux jeunes que, si le monde reste dangereusement divisé quant aux intérêts et aux passions politiques, il devient cependant chaque jour plus solidaire dans le domaine de l'économie, de la science, de la technique et de la culture et qu'une aspiration profonde à la paix existe certainement chez tous les

peuples. L'organisation internationale du monde est non seulement possible, mais nécessaire.

(4) Faire prendre conscience aux jeunes que les nations doivent travailler ensemble dans des organisations internationales en vue de leur bien commun et trouver des moyens de collaborer même si elles sont séparées par des idéologies différentes. Le monde ne peut être uniforme, et les nations diverses doivent s'unir pour la paix.

(5) Faire prendre conscience aux jeunes de leurs devoirs de citoyens, de citoyens de leur propre pays comme de citoyens de la société internationale, par l'expérience vécue et l'exercice de responsabilités civiques et sociales, grâce à l'organisation des établissements scolaires et universitaires sous forme démocratique...

Il convient d'ajouter une double mise en garde :

1° Le civisme international n'est que le complément, l'épanouissement du civisme national ;

2° Comprendre, ce n'est pas toujours admettre, c'est parfois blâmer et même s'opposer, résister, quand certains principes supérieurs sont en danger de destruction ou de disparition : ainsi de la liberté, de la justice, de la solidarité.

De son côté, la géographie consiste en la localisation, la description, l'explication et la comparaison des paysages et des activités humaines à la surface du globe. Cette définition peut paraître exorbitante en ce qui concerne les activités humaines. La peinture, la philosophie entrent-elles dans le domaine de la géographie ? Ajoutons la précision suivante : les activités humaines en ce qu'elles portent la marque directe des conditions naturelles, en ce qu'elles exercent une influence directe sur l'aspect des paysages terrestres. La religion musulmane intéresse le géographe, non pas certes dans tous ses méandres doctrinaux, ni dans toutes les œuvres littéraires ou artistiques engendrées par elle, mais dans ses aspects essentiels ; d'abord parce qu'elle comporte un reflet du monde désertique et semi-désertique où elle est née et s'est répandue ; ensuite parce qu'elle a imposé des genres de vie originaux et que les villes musulmanes serrées autour de leurs mosquées mettent dans le paysage une touche bien distincte de celle de nos villes européennes dominées par leurs églises.

La géographie est donc une science naturelle, mais plus encore une science humaine. Ces deux

aspects ne peuvent être dissociés, parce que la nature influe sur les genres de vie humains, parce que l'homme exerce, selon les temps et selon les lieux, une action plus ou moins limitée sur la nature. La « condition humaine » à la surface de la terre est une des préoccupations essentielles du géographe.

Chaque groupe humain a ses particularités et même, à cause de tel ou tel facteur, présente parfois des caractères exceptionnels. Le géographe se doit d'y insister ; la singularité du destin de l'homme plaide en faveur de sa grandeur, explique l'écllosion des civilisations. Mais, comme toute science, la géographie tend à généraliser, à ramener les faits naturels et humains à une commune mesure, par des explications et des comparaisons satisfaisantes. Certes, le genre de vie des Tibétains donne lieu à des développements pittoresques, auxquels n'importe quel professeur se laisse entraîner et grâce auxquels il obtient un succès flatteur. Mais ce genre de vie s'explique par la haute altitude du Thibet, et les contraintes de la vie montagnarde s'exercent là comme dans les autres montagnes du monde. Quant aux pratiques bouddhistes, elles se manifestent également dans bien d'autres parties de la Chine et de l'Asie du Sud-Est. Ainsi, le géographe aboutit à situer les hommes dans l'ensemble de l'humanité, à les insérer dans une vaste et commune entreprise, même ceux qui vivent à 5.000 mètres d'altitude, sur le toit du monde.

Si la géographie est une science, elle doit être aussi un art. Il s'agit non seulement d'énumérer les faits et de les expliquer, mais encore d'assembler ingénieusement des notions et de montrer leurs rapports, surtout de décrire des paysages et des hommes. Le géographe, pour être écouté ou lu avec profit, doit être rompu aux rigueurs de la composition et aux sortilèges du style.

Prenons une région comme les Polders de Hollande. Tout d'abord, le géographe décrit ces « pays bas » tels que les ont peints Ruysdaël et Van Goyen, ces calmes et lointains paysages, piquetés de moulins à vent et de clochers, dominés par de hauts ciels nuageux et tourmentés. Il montre les remparts des digues longés par les canaux verts, les grasses prairies où paissent de nombreux troupeaux de vaches noires et blanches, les champs colorés et fleuris de la région de Haarlem, les damiers des jardins maraîchers de environs d'Amsterdam. Il fait pénétrer dans ce villes sillonnées de canaux, ces Venises du Nord calmes, opulentes et bourgeoises. Par sa description, il s'efforce d'intéresser ses auditeurs à la Hollande, de créer en eux un premier sentiment de sympathie et d'admiration.

Puis le géographe explique comment ces polders résultent d'une

(1) Épuisé.

(2) Prix : \$ 0,75 ; 4 sh. ou 200 francs français.

(Suite page 4)

LA GÉOGRAPHIE ET LA COMPRÉHENSION INTERNATIONALE

(Suite de la page 3) lutte incessante contre la force brutale ou sournoise des eaux fluviales et marines, comment des milliers et des milliers d'hectares ont été gagnés à la culture et construites des provinces entières, même au-dessous du niveau des basses mers. Il fait admirer l'effort incessant et séculaire d'un peuple travailleur, tenace, opiniâtre.

Enfin, le géographe compare les polders hollandais avec les polders belges et français, avec les marschen allemands. Il fait comprendre comment les hommes des peuples divers sont les héros d'une commune entreprise de conquête. Conquête pacifique menée pour le seul bénéfice des hommes, de leur progrès et de leur bonheur. Dans ces régions, la guerre a toujours été la cause d'un brutal retour à des siècles en arrière ; on a fait sauter les digues, on a démoli les écluses, et la mer a repris possession des espaces que les hommes avaient gagnés avec tant de lenteur et de patience.

N'est-ce point là un exposé capable de faire mieux comprendre et mieux aimer le peuple hollandais, de faire mieux comprendre les bienfaits de la paix et les stupidités de la guerre ? Et n'est-ce point là un exposé parfaitement géographique ?

Complète, intelligente, honnête

Car il n'est nullement besoin de solliciter, d'incliner la géographie dans un certain sens pour qu'elle contribue à la compréhension entre les peuples. Ce but est atteint tout naturellement si la géographie est enseignée de façon complète, intelligente et honnête.

La géographie sera enseignée de façon **complète** si le professeur expose les aspects et les caractères principaux d'un pays ou d'un fait géographique, avec la préoccupation constante de localiser, de décrire, d'expliquer, de comparer ; complète surtout si le professeur dit tout ce que les enfants d'un certain âge seront capables de comprendre et d'assimiler.

Une géographie **intelligente** est une géographie qui utilise des faits scientifiques divers pour les disposer en un ensemble cohérent ; elle part de faits scientifiques pour aboutir à une œuvre d'art. Ce passage de la science à l'art exige une extrême habileté, une infinie souplesse, une grande sûreté. La géographie ne doit jamais se scléroser en plans rigides, mais varier les procédés et les touches. Bref, elle doit garder toute l'initiative et l'imprévu de l'intelligence créatrice, et le sens de la mesure propre à l'intelligence synthétique.

Enfin, l'enseignement de la géographie est **honnête**, dans la mesure où il est complet, où il établit des rapports véridiques entre les faits, où il s'efforce d'être objectif et soucieux de vérité, où il se méfie du sensationnel et répudie la propagande politique.

Mais ne nous sommes-nous pas satisfaits à trop bon compte ? On m'objectera qu'un enseignement de la géographie, si bien fait soit-il, s'adresse essentiellement à l'intelligence ; qu'il sera susceptible de donner à celui qui le reçoit une parfaite compréhension intellectuelle du pays étudié ; mais cette compréhension intellectuelle n'est pas suffisante pour susciter un désir d'entente de peuple à peuple. N'est-ce pas un espion qui devrait avoir les meilleures connaissances géographiques sur le pays contre lequel son action est dirigée ? Il y a donc lieu non seulement de s'adresser à l'intelligence, mais aussi de mobiliser la volonté et l'affectivité.

Une volonté ferme, tenace, est le plus souvent engendrée par une vue claire des choses. L'intelligence est encore le meilleur, le plus puissant moteur d'une véritable volonté. Or, de toute étude géographique s'imposent les évidences suivantes :

1° Pour vivre, pour élever leur standard de vie, les hommes luttent contre ou avec la nature. Sans doute, les conditions sont diverses selon les régions, mais l'aventure et les efforts sont communs et profitent plus ou moins à tous les hommes ;

2° Aucune nation, en régime pacifique et libre,

ne peut plus se suffire à elle-même. Toutes ont besoin les unes des autres pour vivre et s'enrichir ;

3° Grâce aux développements de la science et de la technique, entre autres des divers moyens de communication et de transport, la terre est désormais à la mesure des hommes. On peut concevoir une organisation économique et politique du monde comme une réalisation prochaine, profitable à tous.

C'est un enseignement concret, vivant, actif, qui mobilisera l'affectivité. Il faut renoncer à l'enseignement verbal et didactique qui se contente d'accumuler les noms et les faits dans la mémoire des élèves et ensevelit sous une épaisse couche de connaissances l'élan spontané des jeunes, leur immense capacité d'intérêt et d'enthousiasme. Il faut que les jeunes découvrent les beautés naturelles et les réalisations admirables de leur propre pays, et aussi celles des autres pays, parfois plus admirables encore. Il faut que les jeunes soient habitués à étudier par eux-mêmes telle ou telle région, tel ou tel fait géographique, à s'intéresser passionnément aux merveilles de la nature et aux réalisations des hommes, quels qu'ils soient, où qu'ils soient.

Je me souviens de cette classe, où un jeune professeur stagiaire avait fait à mes élèves, garçons de 13 à 14 ans, une leçon sur la Yougoslavie. Durant ce dernier quart d'heure, j'avais organisé la projection de quelques vues ; les élèves, groupés par équipes, devaient trouver par eux-mêmes la région ou la ville qui apparaissait sur l'écran. A la première vue, j'annonçais : « En haut, à gauche, un monument vous permettra de situer la ville. » Après avoir redonné la lumière, pendant que les élèves discutaient entre eux, je demandais au jeune professeur s'il avait trouvé : réponse négative. Mais, peu après, chaque équipe m'envoyait le message suivant : « En haut, à gauche, église gothique ; style gothique, généralement culte catholique ; la vue représente une grande ville catholique de la Yougoslavie ; c'est Zagreb, capitale de la Croatie. » Je me tournais, une fois de plus, vers mon jeune professeur, pour lui faire observer que l'enseignement devrait consister moins à entasser les connaissances qu'à les faire découvrir par les élèves eux-mêmes.

Je voudrais insister sur l'audience que la géographie trouve auprès des jeunes dans le monde actuel, et sur les difficultés que cette audience impose au professeur de géographie. La curiosité des jeunes est sans cesse éveillée sur le monde par leurs journaux et leurs revues, illustrés de magnifiques photographies ; par les journaux, la radio, la télévision, qu'ils lisent, écoutent, regardent comme leurs parents, qu'ils fréquentent même plus souvent que ceux-ci. Grâce aux moyens modernes d'information, si multiples et si puissants, le monde assiege sans cesse l'esprit et l'imagination des jeunes, emplit leur mémoire de notions souvent confuses et fausses, mais parfois aussi fort nettes et exactes. Les professeurs doivent tenir compte de cette redoutable concurrence. Les jeunes ne tiennent plus tout leur savoir de leurs maîtres ou de leurs manuels, comme autrefois. L'intérêt de la géographie réside pour eux en ce qu'elle leur apporte une description vivante et actuelle du monde. Qu'ils s'aperçoivent que leur professeur n'est pas au courant des récentes découvertes ou des dernières transformations économiques et humaines, le professeur perd tout son prestige, la géographie tout son attrait. Oui, les élèves peuvent actuellement en savoir plus que le professeur et s'apercevoir que l'information de celui-ci n'est pas à jour. Il y a des professeurs qui ne savent pas que le Canada est devenu une grande puissance industrielle et commerciale, qui ignorent les énormes travaux d'irrigation réalisés ou entrepris en Afrique du Nord, les bouleversements récents de la géographie du pétrole.

Il faut donc que les professeurs de géographie s'efforcent de réaliser un enseignement suffisamment concret et vivant, y incorporent la photographie le plus possible et même le cinéma, avec modération, dans un but strictement éducatif. Il leur faut sans cesse se tenir au courant des transformations si rapides du monde actuel, suivre les revues, lire les livres essentiels.

Enfin, dernières objections, mais les plus graves : peut-on vraiment préconiser un enseignement soucieux de compréhension internationale dans le monde actuel, encore tout chaud des haines de la dernière guerre, et déjà travaillé par l'éclosion de haines nouvelles ; dans ce monde qui se coupe en deux camps et où retentissent les imprécations injurieuses d'un pays à l'autre, et même le bruit des armes ?

De plus, si un tel enseignement est tout de même désirable, comment le réaliser, comment vaincre les difficultés suivantes : que dira de l'Allemagne un professeur français, torturé et déporté par les nazis ? Que dira de l'U.R.S.S. un professeur américain, des Etats-Unis un professeur russe ?

Quand les passions sont déchainées, un intellectuel digne de ce nom s'efforce de s'élever au-dessus de la mêlée, de se forger une opinion aussi documentée et raisonnée que possible. Quand cet intellectuel est en plus un professeur de géographie, chargé de décrire et d'expliquer ce monde passionné et déchiré, il se doit de donner à son enseignement un caractère aussi objectif que possible.

Un enseignement objectif est conforme à l'objet qu'il prétend décrire. Il n'est pas entaché de préférences subjectives d'ordre personnel, social, politique ou national. Il reste en deçà de toute propagande, car il a pour but la vérité. Il est aussi complet que possible, car la propagande a tendance à déformer. Il ne prend la forme ni d'un panégyrique ou d'un réquisitoire, ni d'une louange ou d'une critique systématiques. Il reconnaît que des diversités nombreuses existent dans l'immense et commune entreprise des hommes, diversités qui tiennent au fait que tous les peuples ne vivent pas dans les mêmes conditions géographiques ou qu'ils n'ont pas atteint le même stade de développement historique. La géographie reste en deçà de la politique ; celle-ci vient ensuite, triant et utilisant les faits et les explications fournis par la géographie pour développer ses systèmes et justifier ses buts.

Dégager l'enseignement des partis-pris

CE n'est pas faire l'apologie du communisme que de reconnaître la rapidité des récents progrès économiques de l'U.R.S.S., immense réservoir d'hommes et de ressources. C'est exprimer tout simplement et objectivement un fait géographique expliqué par les possibilités multiples du milieu naturel et l'activité coordonnée des hommes. Ce n'est pas non plus faire de l'anti-communisme que de montrer les difficultés à communiquer et à commercer avec l'U.R.S.S. et avec les pays voisins qui ont le même régime politique et social ; c'est aussi exprimer un fait géographique préjudiciable à l'effort commun des hommes à la surface de la terre.

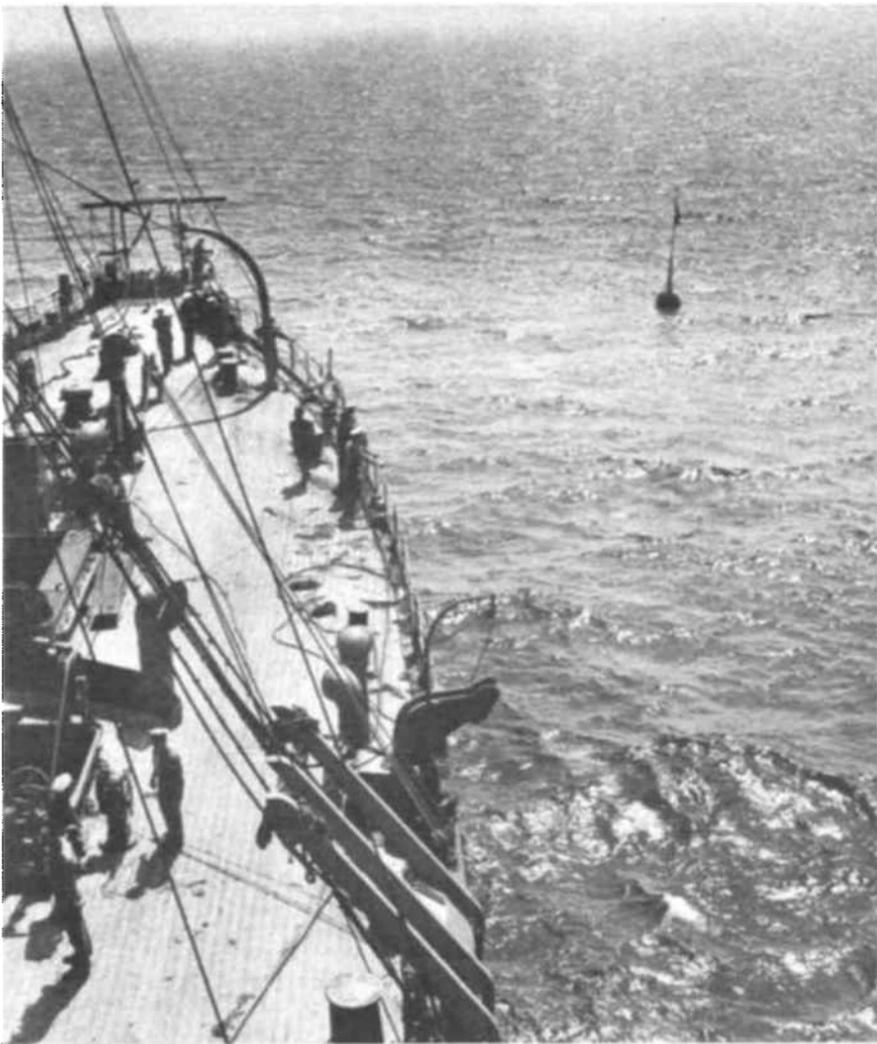
Ce n'est pas faire l'apologie de l'Allemagne que de reconnaître la grande puissance économique qu'elle est devenue au XX^e siècle. C'est exprimer tout simplement et objectivement un fait historique constitué par la formation de l'unité allemande, la richesse du pays en charbon, le caractère travailleur et obstiné du peuple. Ce n'est pas non plus faire le procès de l'Allemagne que de montrer les poussées périodiques d'impérialisme, les Drang nach Osten comme les Drang nach Westen. C'est exprimer tout simplement et objectivement un ou plusieurs faits, expliqués par l'absence de frontières naturelles, les imbrications raciales de l'Europe Centrale et Orientale.

Il est plus indispensable que jamais de dégager l'enseignement des passions et des partis-pris politiques ou nationaux, de promouvoir un esprit de tolérance et de compréhension mutuelle, qui ne se fonde sur aucun pacifisme béat, sur aucune résignation peureuse, mais sur une vue froide des réalités actuelles et la volonté de contribuer, si peu que ce soit, à la pacification du monde. Que le professeur de géographie ait une vision claire de ses responsabilités, et vis-à-vis de la discipline qu'il doit enseigner, et vis-à-vis de la jeunesse qui doit entrer dans le monde, animée d'intentions courageuses et pacifiques.

LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE FLOTTANTE DU DANEMARK

Sur les nombreuses petites îles de la province de Svendborg, au sud du Danemark, pêcheurs et ouvriers agricoles ont maintenant à leur disposition les livres d'une bibliothèque-flottante, la première de ce genre au Danemark. Le mérite de cette initiative revient à la bibliothèque de Svendborg, qui avait déjà assuré de la lecture à ses abonnés ruraux à l'aide de bibliobus. Seuls les habitants des petites îles qui dépendent administrativement de cette province, étaient privés de ces avantages, car il était impossible — faute d'installations portuaires — de décharger ces véhicules. La difficulté a été surmontée par l'installation d'une bibliothèque de cinq cents livres à bord d'un puissant canot à moteur qui dessert maintenant régulièrement les îles. Le succès de cette bibliothèque-flottante a été complet : le premier voyage, qui englobait trois des îles, s'est soldé par un prêt de 365 volumes — romans, ouvrages divers et livres d'enfants — pour une population totale de 230 personnes. A chaque voyage, un bibliothécaire monte à bord pour conseiller les abonnés. Les habitants de ces îles isolées attendent maintenant impatiemment l'arrivée du canot, dont les livres les aideront à passer les longues soirées d'hiver.





Parmi les bâtiments adoptés par les écoliers de cinq pays européens se trouvent tous les types de navires de haute mer, depuis les baleiniers jusqu'aux stations météorologiques flottantes en passant par les poseurs de câbles (comme celui



représenté sur la photo). Dès que « leur » bateau jette l'ancre dans son port d'attache, les enfants attendent impatiemment le moment de monter à bord. Ils sont reçus par leurs amis les marins à qui ils posent mille questions (Photo C.O.I.)

“ VOYAGE AUTOUR DE MA CLASSE ”

Le capitaine Kelly, patron du cargo irlandais « Irish Cedar », trouva dans son courrier, lors d'une escale dans un port lointain, une lettre d'un petit garçon qui aurait pu à bon droit l'étonner s'il n'avait pas déjà su que son navire venait d'être « adopté » par les élèves de l'Ecole Avoca, de Blackrock, en Irlande. Aussi, lut-il avec plaisir :

« Cher capitaine Kelly,

« Je m'appelle Patrick Smith, j'ai onze ans et je suis pensionnaire à l'Ecole Avoca. Il y a 254 garçons à l'Ecole, dont 14 sont des pensionnaires... Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'envoyer des renseignements sur votre bateau?... Je sais qu'il jauge huit mille tonnes et j'ai lu vos télégrammes... J'ai vu aussi la photo et il me plaît beaucoup... Vous voyez, je m'intéresse énormément aux bateaux, aux marchandises qu'ils transportent et aux ports où ils font escale. Quand vous serez de retour à Dublin, je voudrais bien monter à bord... J'espère que vous serez content de recevoir cette lettre et beaucoup d'autres... »

Comme des milliers d'autres écoliers d'Europe occidentale et de Scandinavie, ces jeunes Irlandais sont affiliés à une Association d'Adoption de Navires marchands et demeurent ainsi en rapports cons-

tants avec les équipages de centaines de bâtiments navigant sur toutes les mers du monde.

Ces associations existent déjà dans cinq pays: Danemark, Grande-Bretagne, Irlande, Norvège et Pays-Bas. La plus ancienne et la plus importante est l'Association britannique, fondée en 1936 à la suite d'une expérience tentée en 1934 par une compagnie de navigation qui autorisa quatre écoles de Londres à « adopter » chacune un de ses bâtiments. Aujourd'hui, en Grande-Bretagne, un millier de navires et plus de huit cents écoles font partie de cette organisation dont l'utilité éducative a été officiellement reconnue puisque des membres du corps enseignant et des représentants du ministère de l'Education occupent une place importante au Comité directeur.

En Norvège, une organisation similaire fut créée peu avant la guerre grâce aux efforts des associations de professeurs et des compagnies de navigation. Son œuvre, interrompue durant les hostilités, fut reprise et élargie à la Libération. En 1946, était fondée la Norsk Skipadopsjon (Association norvégienne d'adoption de navires) à laquelle sont maintenant affiliés 370 établissements scolaires. L'association néerlandaise « Nevas », également



Des lettres d'écoliers sont délivrées dans le port de Londres aux équipages des navires qu'ils ont adoptés. Ce facteur continue une tradition qui se transmet de père en fils depuis 150 ans. En effet, depuis un siècle et demi, les facteurs délivrant le courrier dans le port de Londres appartiennent à la même famille. (C.O.I.)

fondée en 1946, compte aujourd'hui plus de 200 « navires filleuls ». Quant à l'Association irlandaise, dernière-née de ces organisations, sa création date de 1948.

C'est généralement par correspondance que les « parents adoptifs » (les écoles) restent en liaison avec leurs filleuls (officiers et équipages). Les lettres échangées permettent d'établir des liens utiles et amicaux entre écoliers et marins. Lues en classe, elles contribuent à rendre plus vivantes les leçons de géographie. En effet, la narration des traversées, la description des escales, l'énumération des marchandises transportées ouvrent aux enfants des horizons nouveaux. Les aventures vécues par leurs amis et racontées par eux transforment l'étude de la géographie en un merveilleux voyage dans la réalité.

« Nous sommes arrivés en vue des Açores juste avant la tombée de la nuit », écrit le capitaine anglais Spearman, patron du pétrolier « Nicania ». « Les sommets déchiquetés des collines se détachaient sur le ciel rose du couchant avec un relief saisissant. Quand elles furent découvertes, au XIV^e siècle, par les Génois, ces îles étaient probable-

ment inhabitées, elles appartiennent maintenant au Portugal et la population est en grande partie portugaise... Le climat est tempéré, les chutes de pluie fréquentes et régulières... Le sol est très fertile et on peut faire trois à quatre récoltes par an. Les principales cultures sont le maïs et les pois, mais on y cultive également le blé, le millet, l'orge, ainsi que la betterave et les patates douces. Les fruits sont abondants, notamment les ananas, le raisin, les bananes et les abricots. On y cultive encore le thé, le café et le tabac... »

Ainsi, dans le manuel de géographie, la page des Açores s'éclaire d'un jour nouveau. Lors de son passage aux îles Bahamas, en Floride, à la Nouvelle-Orléans, à Curaçao, à travers le canal de Panama et le Pacifique, le capitaine Spearman écrira encore à ses petits amis. Images vivantes, détails pittoresques et instructifs viendront enrichir l'enseignement donné en classe.

Les enfants posent d'innombrables questions à leurs amis marins : « Quelles marchandises transportez-vous? Combien de temps dure le voyage? Où allez-vous vous ravitailler en mazout et à quel prix? » (Suite page 6)



Le Président de la Société néerlandaise d'adoption de navires raconte aux élèves d'une école l'histoire et les voyages du paquebot-poste « Merweda », que les garçons et filles ont adopté. Il remet aux enfants un tableau de « leur » bateau.

" VOYAGE AUTOUR DE MA CLASSE " (Suite)



Les histoires que racontent les marins à leurs « écoliers-adoptifs » ne sont pas toujours gais. Il s'agit parfois de tempêtes, de typhons, de navires échoués ou détruits. Ceci rappelle aux enfants que la vie de leurs « filleuls » est pleine de périls.

(Suite de la page 5) Les réponses sont à la fois instructives et détaillées, elles apprennent aux écoliers comment vivent et travaillent les marins à bord de leurs navires, la nature des produits importés ou exportés par les différents pays, les coutumes et mœurs des populations étrangères.

Voici un extrait de la lettre d'un membre de l'équipage du cargo « Lutterkerk » à des enfants d'une école de Hollande :

« Venant du golfe Persique, nous nous dirigeons en ce moment vers Basrah, en Irak. Nous remontons le Chatt-el-Arab, fleuve très large formé par le confluent du Tigre et de l'Euphrate. Je vais vous parler de l'une de nos escales, Ashar, qui, selon la légende, fut le berceau de Sinbad le Marin. La ville est entourée de dattiers qui poussent sur les rives du fleuve ainsi qu'à l'intérieur des terres. Aussi les dattes constituent-elles une exportation très importante. La première chose qui frappe les yeux, à Ashar, c'est la coupole de la mosquée. Deux Arabes se tiennent devant l'entrée. La coutume veut que l'on retire ses chaussures avant de pénétrer dans une mosquée... et j'ai bien peur d'avoir un trou à ma chaussette ! La mosquée est construite en grès rouge et

la coupole est décorée de mosaïques... Devant, des chars trainés par des mules transportent des légumes et des dattes. Les femmes, le visage caché par un voile épais, sont toutes vêtues de noir. C'est une excellente protection contre les milliers de mouches qui se posent partout, même en hiver. »

La valeur éducative de cette expérience s'étend bien au delà de la classe de géographie. Des renseignements sur le commerce maritime, par exemple, ont leur place dans les cours d'économie, des extraits du livre de bord du chef mécanicien peuvent servir en classe de mathématiques, tandis qu'une description de la Palestine illustrera une leçon d'histoire sainte et qu'une lettre sur le développement d'un port ou d'une ville côtière pourra fournir des renseignements d'ordre historique. Voici par exemple un extrait d'une lettre que le capitaine d'un pétrolier écrivit de Rotterdam à « ses » enfants :

« Notre navire est resté environ quatre jours au quai de chargement. Pendant ce temps, j'ai pu me rendre à La Haye et visiter le siège de la Cour internationale de Justice, appelé par les Hollandais, « Palais de la Paix ». C'est vraiment un magnifique bâtiment. Chaque pays représenté à la Cour a contribué pour quelque chose à sa construction.

L'Angleterre a fourni de très beaux vitraux, l'Italie a fait don du marbre du dallage, un véritable chef-d'œuvre entièrement composé de milliers de petits carreaux artistiquement disposés en mosaïque. Le Japon a offert de magnifiques tapisseries, la Birmanie du bois de teck et d'acajou, et ainsi de suite. C'est un Anglais qui a dessiné les jardins. »

Dans cet échange de correspondance, le rôle du professeur est extrêmement important. C'est à lui qu'il appartient de rattacher les sujets traités dans les lettres aux leçons données en classe, de stimuler l'initiative des élèves et d'organiser toute une série d'activités liées à la vie du bateau-filleul. Des photographies du navire adopté sont épinglées sur les murs de la classe ainsi que des copies de télégrammes donnant la position du bateau, les conditions météorologiques dans la zone traversée, des détails sur le chargement, etc. Les enfants suivent sur une carte qu'ils ont dessinée la route empruntée par le navire, et marquent les diverses escales à l'aide de petits drapeaux.

Une école a obtenu que soit réalisé un film fixe illustrant l'un des voyages de son bateau adoptif. Cette bande sera distribuée dans les écoles du pays et projetée pendant les cours de géographie. La plupart des établissements affiliés à l'Association irlandaise ont d'ailleurs pu voir d'excellents films réalisés par des compagnies de navigation. Presque toutes possèdent dans leurs bibliothèques des collections de livres, revues, photographies et cartes postales envoyées par leurs « filleuls » lors d'une escale en Suède, en Finlande, au Canada, aux Etats-Unis ou à Cuba. La Société irlandaise entretient des rapports étroits avec son organisation sœur d'Angleterre; elle est en contact avec des compagnies de navigation françaises qui lui ont envoyé des livres illustrés, des affiches et une documentation détaillée. En Norvège, des expositions ont été organisées avec les objets envoyés aux enfants par leurs amis marins : tortues de mer d'Afrique, lances de guerriers, étranges instruments à cordes de Madagascar, coquillages, plantes et fleurs exotiques de toutes les latitudes, etc.

La liste des activités que suscitent ces échanges est véritablement inépuisable : les garçons construisent des maquettes de navires, de fermes ou d'usines décrits par leurs amis marins, tandis que les filles s'appliquent à se perfectionner en couture pour envoyer de beaux cadeaux de Noël à leurs équipages.

Les avantages de l'adoption ne sont pas à sens unique. Grâce aux lettres des enfants, officiers et marins restent en contact avec leur pays et, par les petits détails que leur donnent leurs correspondants, ils ont un peu l'impression de s'intégrer à la vie quotidienne de la nation. Livres, journaux et colis rendent moins monotones les longues traversées. Certaines écoles rédigent des « journaux » à l'intention de leurs amis marins. Les enfants les illustrent de dessins amusants.

La longue liste d'attente des écoles qui demandent un bateau à adopter témoigne du succès de ces expériences. A l'heure actuelle, il est impossible de satisfaire toutes les requêtes en raison du grand nombre de bâtiments perdus pendant la guerre, du ralentissement des constructions navales, de l'usure et des pertes normales de navires en temps de paix. Mais les Associations d'adoption s'efforcent de maintenir par d'autres moyens l'intérêt des écoliers : des bulletins — comme « Our Merchant Ships » (Notre marine marchande), « Skolen og Skuta » (Ecoles et Navires), et « T'Kraaiennest » (Le Nid de Pie), publiés respectivement par les Associations britannique, norvégienne et néerlandaise, reproduisent les lettres de marins et d'enfants et tiennent les écoliers au courant des diverses activités du mouvement. Des brochures sur les grands ports du monde seront publiées prochainement par l'Association britannique qui a déjà fait paraître un livre composé d'articles envoyés par les écoles et intitulé « Gens de mer, Navires et Cargaisons ».

Enfin, sur le plan de la compréhension internationale, rien n'est plus utile que ces « adoptions ». Lorsque le cargo norvégien « Vistafjord » fit escale à Takoradi (Côte de l'Or) un groupe de petits Anglais visita le navire. Le capitaine leur expliqua que son bâtiment avait été « adopté » par les élèves de l'Ecole Alvdal d'Osterdalen, en Norvège, et suggéra qu'ils leur écrivent. Une semaine plus tard arriva à l'Ecole Alvdal la lettre suivante, accompagnée d'un livre de dessins et de broderies :

« Chers amis,

« Nous sommes très heureux de vous envoyer des échantillons de notre travail. Notre ami, le capitaine Kristiansen, nous a parlé de vous et nous a raconté comment vous travaillez dans votre école dans les montagnes. Vous portez sans doute d'épais chandails et des fourrures pour vous tenir au chaud, tandis que nous essayons de nous préserver de la chaleur en ne portant que des vêtements de coton. Notre classe se tient sur la véranda d'un long bungalow de bois. Nous sommes seize élèves, dont six font partie du jardin d'enfants, et sommes âgés de cinq à quatorze ans. Le travail dans la chaleur est difficile mais nous faisons de notre mieux et la plupart d'entre nous vont bientôt rentrer en Angleterre. Voulez-vous nous écrire pour nous parler de votre école? Peut-être un jour pourrions-nous nous rencontrer. Dans notre livre vous trouverez les noms de garçons et filles d'Angleterre qui cherchent à correspondre avec des enfants à l'étranger. Nous serions toutefois ravis de recevoir une lettre de vous ici à Takoradi. Nous vous envoyons nos meilleurs vœux ainsi qu'à vos parents et professeurs. »

Nous laissons à l'un des organisateurs de l'Association irlandaise le soin de conclure cet article. En effet, ses remarques résument parfaitement l'esprit qui anime les dirigeants des Associations d'Adoption de Navires et mettent en lumière l'utilité présentée par leur mouvement :

« Malgré notre désir de demeurer indépendants, nous ne voulons pas nous isoler des autres peuples avec qui nous désirons collaborer dans l'édification d'un monde heureux et prospère. L'intérêt que des centaines de garçons et de filles, appartenant à quelques-unes de nos meilleures écoles secondaires, ont montré depuis trois ans à l'égard du programme d'adoption de navires constitue aussi une modeste contribution du peuple irlandais en faveur d'une meilleure compréhension des autres peuples et de leurs problèmes. »

Il n'y a pas de raison pour que ce système ne soit pas adopté par tous les pays. Dans le monde entier, les membres du corps enseignant et les armateurs pourraient ainsi collaborer à une entreprise vraiment moderne, destinée à favoriser l'éducation dans le sens le plus large du terme.



Des écoliers de la vallée norvégienne de Gudbrandsdalen ayant reçu de l'équipage du « Herva » une lettre dans laquelle les marins leur posaient une série de questions, les enfants mirent un point d'honneur à donner des réponses complètes et exactes. Ils illustrèrent leur lettre (dont voici un fragment) d'une manière à la fois naïve et décorative. Certaines questions traitaient de problèmes maritimes, géographiques, historiques ou grammaticaux souvent assez difficiles.



ISLANDE

MONDE DU FEU TERRE DE GLACE

par Michel Salmon



SUR l'un des quais de Reykjavik, capitale de la jeune nation islandaise, un Viking de granit, visage dur sous un casque ailé, tourne le dos à la mer et, s'appuyant sur un fragment de gouvernail, contemple, dans sa rêverie figée, l'âpre ceinture de volcans pourpres et noirs qui entoure la baie.

C'est Leifur Eriksson (Leif l'heureux) qui découvrit l'Amérique cinq siècles avant Colomb, aborda aux neigeuses solitudes du Labrador, s'y établit et, pour attirer les colons, les baptisa du doux nom de « Vinneland » (le pays du vin), si bien qu'il peut être considéré non seulement comme le premier des grands explorateurs de l'Histoire, mais encore comme un précurseur des humoristes (1).

Tout ce qui concerne l'Islande est d'ailleurs frappé au coin de la fantaisie — aimable ou tragique — et s'il est une contrée où Puck, traqué par le conformisme niveleur de paysages et de mœurs qui est comme la marque de notre temps a dû chercher refuge, ce ne peut être qu'ici, sur cette Ultima Thulé où les Anciens plaçaient déjà la porte des Enfers...

Terre de paradoxes, de contrastes géographiques et humains, affublée du nom ridicule sous lequel on la connaît, par un Norvégien myope du IX^e siècle de notre ère, l'Islande est bien davantage l'île des flammes que celle des glaces; située sur le cercle arctique, elle jouit d'un climat presque aussi tempéré que celui de la Bretagne, grâce au Gulf-Stream, bienfaisant serpent de mer qui l'enchatonne dans son anneau tiède. Il n'y pousse point d'arbres, ni de blé, mais l'inépuisable jaillissement des eaux et des vapeurs bouillantes permet la culture intensive, à l'abri des serres, des fruits... tropicaux. Délaissée durant un millénaire, si morfondue dans ses brumes nordiques qu'elle était prête à accorder certains avantages pour obtenir la visite de navires étrangers, l'Islande se révèle aujourd'hui indispensable pour l'organisation des communications aériennes de tout l'hémisphère nord.

Si le nom seul d'Islande garde encore, pour la plupart des Européens, un parfum d'aventure, il le doit davantage à la légende qu'à la réalité. On atteint aujourd'hui aussi aisément et rapidement Reykjavik que n'importe quelle capitale occidentale : huit heures d'avion à partir de Londres ou d'Amsterdam, quatre à cinq jours de bateau au départ de Copenhague... Dernière escale avant la désolation polaire, Reykjavik est une cité de 50.000 âmes, faite du mariage, assez disharmonieux d'une bourgade

(1) Tradition inaugurée d'ailleurs par son père Eirikur Raudi (Erik le Rouge), qui découvrit le Groenland et l'appela : pays vert.

du Jutland — maisons de bois propres, peintes aux couleurs les plus vives, rose saumon, jaune canari, vert — et d'une ville-champignon de pur style américain : cubes bétonnés des entrepôts, lignes sobres de l'Université et du Théâtre National, prolifération d'immeubles de rapport et de bungalows vitrés sur des kilomètres de rues sans trottoirs.

Cependant, ce n'est pas le miracle d'une métropole moderne aux portes du Pôle, pas plus que le spectacle, à vrai dire prodigieux, d'une nature fortement contrastée dans sa sauvage prodigalité — glaciers sans limites et volcans en éruption, champs de lave pareils à une tempête figée, symphonie ocre et sang d'un soleil ivre le jour, danse des aurores boréales la nuit, etc. — qui m'attirèrent aux rives de Thulé. J'étais surtout curieux, après un long séjour en Scandinavie de remonter en quelque sorte à la source de la civilisation nordique en abordant une terre où s'est épanoui, presque sans alliages, (2) le monde des Vikings.

Les Vikings ne furent pas seulement de hardis navigateurs et des pirates sanguinaires. Ils ont donné au monde d'Occident le premier exemple de parlement démocratique, l'Althing, créé par l'oligarchie des « godords », leurs chefs de clans, dès 930. Bien que relativement proche de nous, la civilisation des farouches « Norsmen » est si fortement mêlée de légende qu'elle semble perdue dans la nuit des temps; sauf en Islande cependant, où le passé, perçu comme une vivante continuité, est présent dans sa totalité à chaque instant.

Je parcourais un jour, avec un ami de rencontre, la « campagne » islandaise : un désert chaotique de lave parfois interrompu par une surface de foin anémié, des troupeaux de moutons et de poneys sauvages, une ferme toutes les vingt lieues..., et cherchais vainement les nombreux hameaux dont ma carte routière portait la nomenclature. Mon compagnon me détrompa rapidement. Tel nom n'était pas celui d'une localité ou d'une ferme, il perpétuait le souvenir d'une église disparue depuis cinq siècles, d'un village viking réduit en poudre, d'un événement historique (ou légendaire) dont il me parlait, tendant le doigt vers quelque invisible point d'un horizon maussade, avec autant de chaleur et de précision que s'il s'était agi de quelque épisode récent. L'Islande n'est pas un « musée » de la vieille Scandinavie. L'héritage des Vikings est ici incorporé, pour ainsi dire, à la vie quotidienne des habitants.

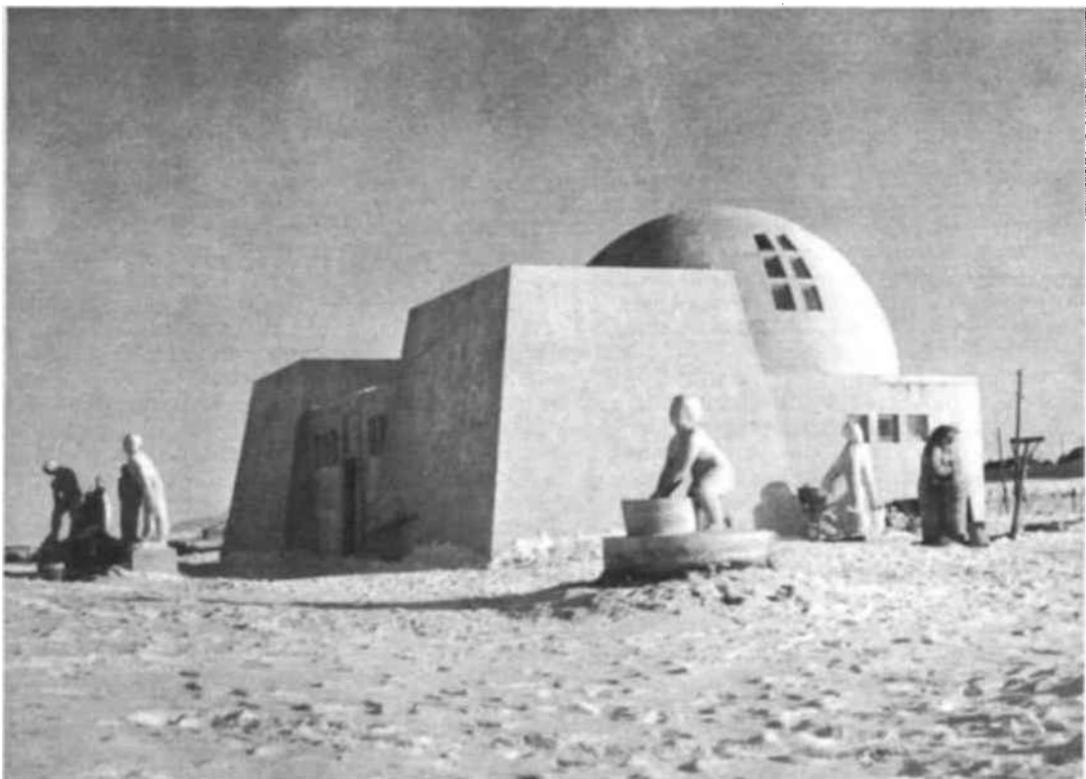
(Suite page 10.)

(2) Le peuplement de l'Islande comprend un certain apport celte (Irlandais, Ecossais), mais au grand dam du pittoresque, pas le moindre Esquimau...

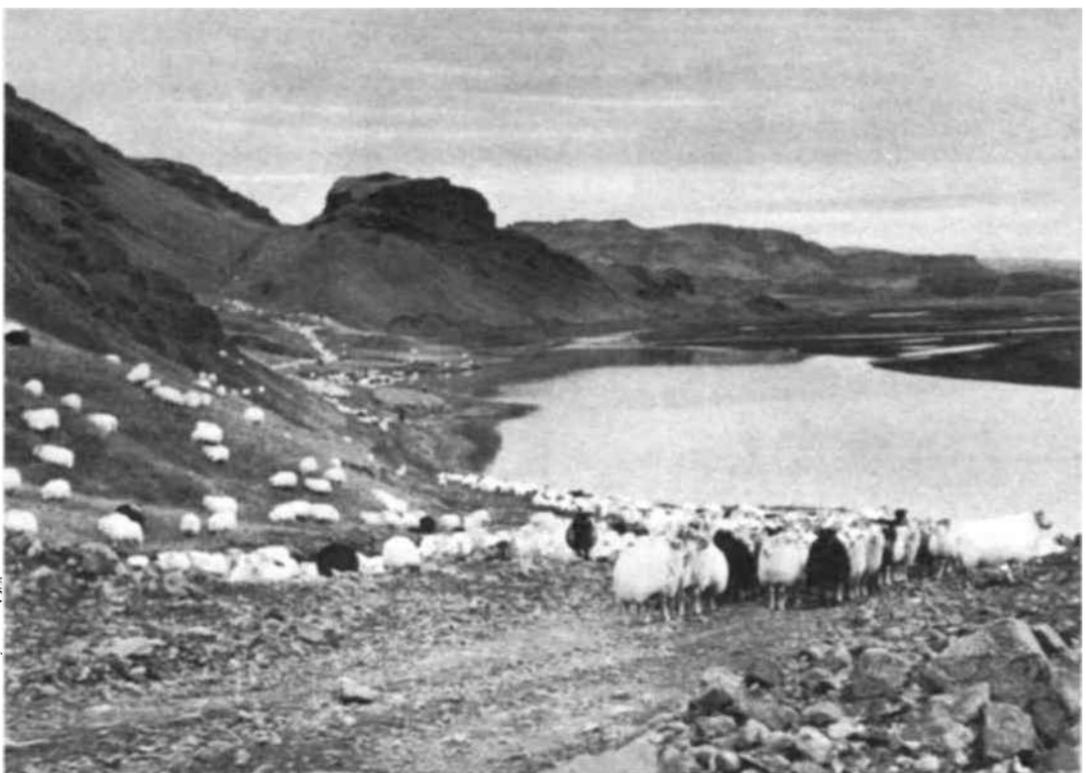




LA VIANDE DE BALEINE : UN RÉGAL C'est dans le fjord de Hvalfjordur, situé au nord de Reykjavik, que se trouve l'unique station de baleines de l'Islande. Pendant la saison on y traite au moins une baleine par jour, après l'avoir découpée avec une scie. La viande de ce mammifère est un régal pour les Islandais qui la mangent en biftecks, avec une sauce sucrée au tapocia, accompagnée de pommes de terre caramélisées.



IGLOO DE PIERRE, MAISON DE L'ARTISTE Près de la capitale, un curieux igloo : là demeure le sculpteur Sigurjon Olafsson, qui prend les hommes pour modèles et la nature pour atelier. Il faut admirer l'exceptionnelle floraison d'artistes et d'écrivains de valeur de ce petit pays, émouvante pléiade, soutenue à fond par l'État, qui vaut, au moins favorisé des pays nordiques, un rayonnement sans rapport avec sa superficie.



QUELQUES MOIS DE LIBERTÉ L'herbe est à peu près la seule végétation qui ait réussi à s'accrocher au sol ingrat de l'Islande. Les innombrables moutons de l'île s'en nourrissent. Au printemps, on les lâche en liberté sur des dizaines de kilomètres carrés après les avoir marqués au coin de l'oreille pour les reconnaître, et à l'automne, les propriétaires partent à leur recherche. C'est le « Rettir » (assemblage).



L'ÉPOPÉE SE MÊLE A On trouve en Islande des dizaines de statues de Vikings. Au bord de la mer, la sculpture wagnérienne nulle ment incompatible avec un autre spectacle — familial — C'est qu'en Islande, l'épopée se mêle à la vie quotidienne. Il n'est pas étonnant que l'on ne mette aux prises des pêcheurs sur quelque point obscur d'



A LA VIE QUOTIDIENNE



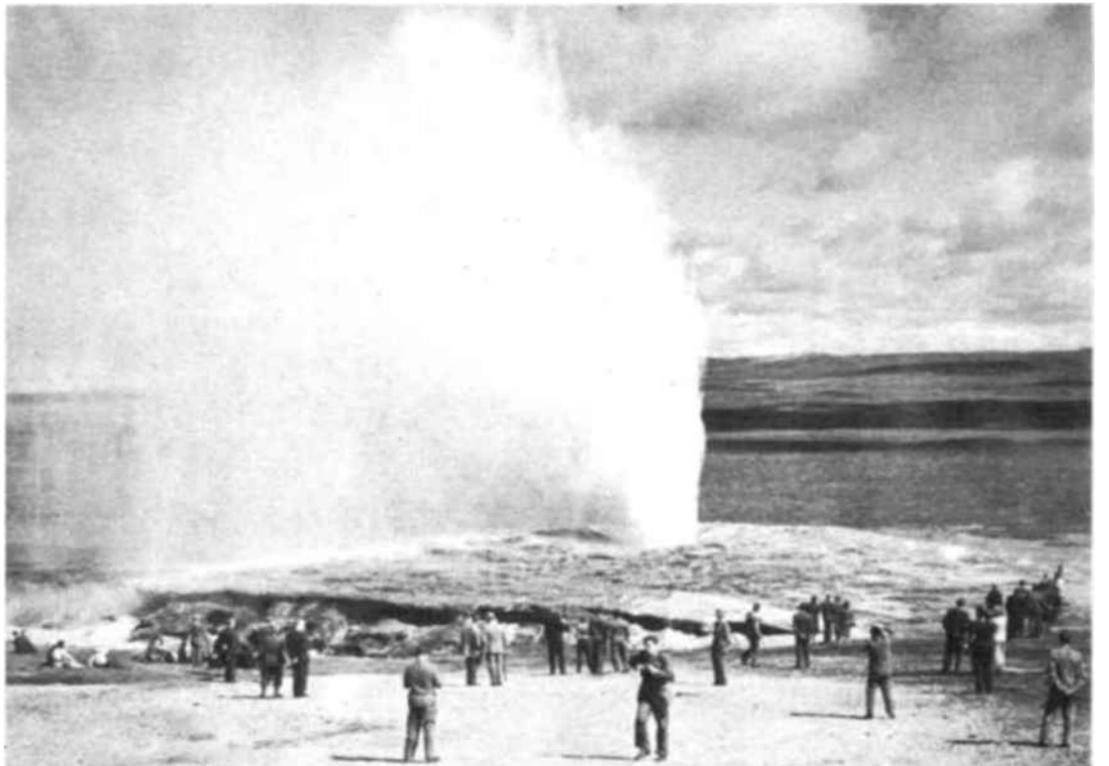
Il des lacs, dominant les cygnes familiers, elles créent une atmosphère nilier lui aussi — celui des femmes travaillant durement aux salaisons. est pas rare, dans le carré d'équipage d'un chalutier, qu'une polé-d'une Saga, discussion dans laquelle ils font preuve d'érudition.



LES GLACIERS SE MÉLENT AUX VOLCANS Monde du feu et terre de glace, l'Islande voit se mêler sur son sol les glaciers et les volcans. Les crevasses voisinent avec les coulées de lave ; aussi, tout le centre de l'île forme-t-il un paysage hostile et impénétrable. Traverser le pays du nord au sud ou d'est en ouest est une aventure que l'on évite généralement en longeant la côte ou en prenant l'avion, moyen de locomotion courant.



AUTANT DE TOITS QUE DE CHAMBRES La ferme traditionnelle islandaise est à moitié enfouie sous terre et comporte autant de toits qu'il y a de chambres. La succession de toits que l'on voit à gauche de cette photo représente une seule ferme, vestige précieusement conservé de l'architecture des Vikings, que l'on vient visiter comme un musée. L'église luthérienne représente le type parfait du temple de campagne.



"STORI GEYSIR" : LE GRAND GEYSER Outre les éruptions, l'activité volcanique se traduit par d'innombrables sources thermales : eaux chaudes alcalines, acides ou sulfureuses, jets de vapeur bouillante à travers les fissures du sol, geysers aux courtes mais violentes poussées périodiques. Le Grand Geyser (Stori Geysir) atteint parfois soixante-dix mètres de hauteur. Il jaillit en faisant un bruit terrifiant.

JEUNE RÉPUBLIQUE, DOYENNE DES DÉMOCRATIES

(Suite de la page 7)

Lorsque, par une claire matinée de l'été de 1944, l'Islande rétablit la république, sur les lieux mêmes qui virent sa naissance — le majestueux cirque de Thungvellir, creusé dans la lave et le roc au bord d'un lac gigantesque — les membres du Parlement revêtirent tout naturellement le saguin de cuir et les braies des « godords ». La langue dans laquelle ils s'exprimaient, l'*Izlenka*, cette langue-mère des Scandinaves au graphisme archaïque et aux tonalités presque romanes, était, à peu de choses près, celle de leurs aïeux (3). La législation que le jeune État élaborait, devait inclure de considérables fragments du *Jonsbok*, le vieux droit coutumier codifié en 1281.

Le passé s'affirme partout, jusque dans les usages les plus routiniers, dans la persistance de pratiques parfois inattendues de nos jours. C'est ainsi que les Islandais ne possèdent pas de noms patronymiques, de « noms de famille » transmis à la lignée de génération en génération. Restés fidèles à la coutume viking, celle de notre Europe médiévale, ils ne se servent que du nom de baptême. Les enfants ajoutent le suffixe « son » ou « dottir » selon qu'il s'agit de garçons ou de filles. Les femmes mariées ne portent pas le nom de leur époux, usage reflétant le respect jadis témoigné à la femme dans la société germanique primitive. Malgré les inconvénients de ce système, il n'est pas un Islandais qui se résignerait à abandonner.

Il y a là bien plus qu'un puéril chauvinisme de clocher. C'est la fière affirmation d'un petit peuple obstiné, survivant depuis dix siècles

(3) *Le vocabulaire islandais est d'une extraordinaire richesse. Il ne comprend pas moins de 200.000 mots, et se révèle d'une pureté égalée par aucune langue européenne, puisqu'il a conservé 57 % des racines primitives indo-européennes. Il ne compte pas trois mille mots d'emprunt. L'islandais a, en outre, conservé les antiques déclinaisons et conjugaisons avec leurs cas et leurs temps. Sur cent trente suffixes, cent vingt-cinq datent de l'époque aryenne. Ce prodigieux et complexe idiome de mandarins est parlé par... cent quarante mille personnes.*

à la conjuration maligne des hommes et d'une nature également meurtriers : éruptions volcaniques (une centaine jusqu'à nos jours), tremblements de terre, vagues de froid mortelles, épidémies, famines. A ces fléaux naturels sont venus s'ajouter les ravages des pirates barbaresques ou anglais et le despotisme de rois ambitieux qui pensaient déjà en termes de stratégie. En dépit de tant de coupes sombres, que reflètent les fluctuations démographiques du pays — la popu-

« Depuis quelques dizaines d'années, les touristes découvrent la beauté de nos paysages, les sportifs nos torrents à truites et les militaires notre valeur stratégique, mais le monde méconnaît encore l'une des plus authentiques richesses de l'esprit, nos Sagas ». L'homme qui me parlait ainsi exprimait, non sans amertume, l'opinion unanime des Islandais. Si soucieux de rompre leur séculaire isolement et si curieux de culture universelle, les Islandais comprennent difficilement le discrè-

et surtout cycles mi-historiques et mi-légendaires des Sagas. Il m'a été donné de lire quelques traductions anglaises de ces Sagas, et je ne serai pas loin de souscrire à l'opinion des Islandais qui les considèrent dignes de figurer parmi les chefs-d'œuvre épiques de l'Occident, auprès des poèmes homériques, des *Niebelungen* ou de la *Kalevala*.

Rédigées du XI^e au XIII^e siècle, pour la plupart anonymes, elles traduisent avec un lyrisme sobre, contenu, la « Weltanschauung » des Vikings, sorte de philosophie laïque fondée sur une observation sans indulgence de la nature humaine, selon des conceptions antérieures à l'introduction du christianisme dans le pays. On est frappé par l'accent réaliste de ces récits, tout imprégnés par ailleurs de la mythologie panthéiste d'Asatru, le culte d'Othin et de Valhöll (l'Odin et la Valhalla des Germains), la Chanson de Roland et le poème du Cid... Dissensions, luttes sanglantes, vendettas, en sont les éléments majeurs, cependant qu'une « moïra » aussi implacable que celle de Sophocle, pèse sur les dieux, les hommes et les choses. Le XIII^e siècle, l'âge d'or des Sagas vit une éclosion de ces chefs-d'œuvre, le Dit d'Egill Skallagrims-son, les *Laxdaelasaga*, *Hrafnhelsaga*, et surtout l'âpre *Njallsaga*, la seule œuvre islandaise qui soit relativement connue hors de Scandinavie, ayant été traduite dans de nombreuses langues étrangères.

Les Sagas, que les écoliers de Reykjavik lisent à livre ouvert, tant la langue en a peu évolué, ne sont pas seulement le trésor culturel de l'Islande, elles constituent aussi, les « archives » de la nation, son arbre généalogique. L'influence des Sagas, dont les éditions richement reliées ont leur place dans chaque foyer, fût-ce dans une ferme perdue de l'hinterland, ne peut être comparée qu'à celle de la Bible dans l'Amérique des Puritains. C'est à elles que l'on se réfère dans une discussion publique, dans un éditorial de presse. Je garde le souvenir d'une orageuse polémique qui mit aux prises une demi-douzaine de rudes pêcheurs, dans le carré d'équi-

PETITE CHRONOLOGIE HISTORIQUE

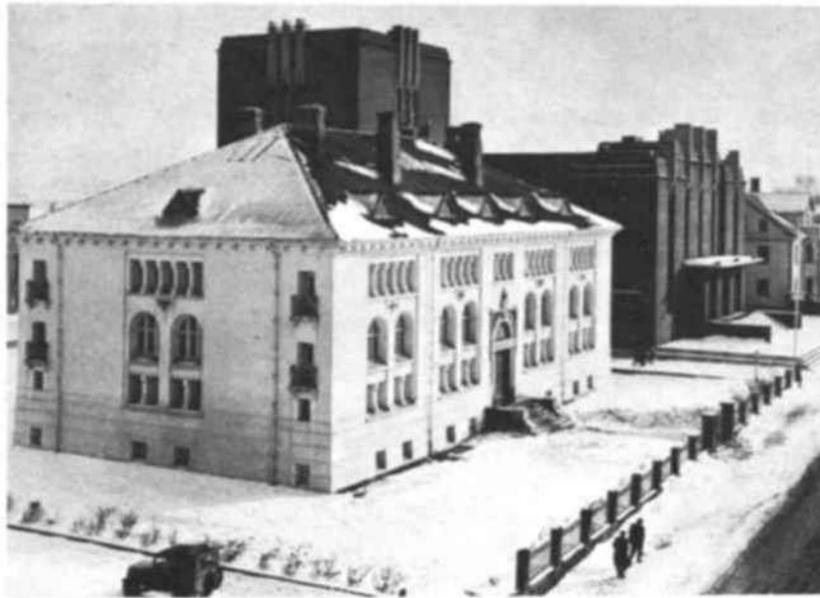
- VIII^e siècle. — Découverte de l'Islande par des moines irlandais.
 870. — Ingolfur Arnason, émigrant norvégien, débarque sur l'emplacement futur de Reykjavik.
 870-930. — Colonisation de l'Islande par des féodaux vikings, exilés volontaires, mécontents de la politique du roi Harald-aux-beaux-cheveux, le grand rassembleur des terres norvégiennes.
 930. — Fondation de l'Althing, premier parlement du monde, et d'une République oligarchique très décentralisée.
 982. — Découverte du Groenland par le Viking islandais Eric le Rouge (Eirikur Raudi).
 1000. — Son fils Leifur Eiriksson découvre l'Amérique, près de cinq siècles avant Colomb.
 1000. — L'Islande est convertie au christianisme.
 1262. — Fin de la République viking. Les dissensions intestines des « godords », les chefs locaux, amènent la soumission de l'île à la Norvège.
 XIII^e siècle. — Age d'or des Sagas, fleurons de la littérature islandaise.
 1382. — Un changement de dynastie place l'Islande sous la couronne danoise.
 1402. — La peste tue deux personnes sur trois en Islande.
 1550. — La Réforme gagne l'Islande dont la population adhère à l'Eglise Luthérienne.
 1602. — Le Danemark impose à l'Islande un « Monopole commercial ».
 1783-1790. — Eruptions volcaniques et famines causant la mort de dix mille personnes.
 1904. — L'Islande bénéficie du « Home Rule ».
 1918. — L'Islande est une monarchie indépendante, au sein d'une Union Danoise.
 1944. — Proclamation de la Seconde République islandaise.

lation évaluée à 80.000 habitants au XI^e siècle n'était plus que de 50.000 âmes au recensement de 1801 — le peuple islandais n'a jamais désespéré de son destin, ce qui légitime son patriotisme si sourcilieux et d'ailleurs nullement agressif (4).

(4) *M. Asgeir Asgeirsson, président de la République islandaise, nous disait que le peuple islandais était fier d'avoir amorcé son histoire sans verser le sang de l'homme. L'île étant déserte au moment où les Vikings norvégiens y abordèrent, ils n'eurent pas à la conquérir.*

dit dont souffre, selon eux, leur patrimoine intellectuel à l'étranger.

En dépit des travaux de Xavier Marmier, Craigie, Poestion, on ignore tout de la vieille littérature islandaise : drames eddiques et poésies scaldiques à la métrique précieuse et complexe ; compilations étranges, tels le *Landmambok* et l'*Islandingabok*, œuvre protéiforme du prêtre Thorgilsson (1067-1148) qui tient à la fois de l'épopée, du registre d'état civil et du cadastre ;



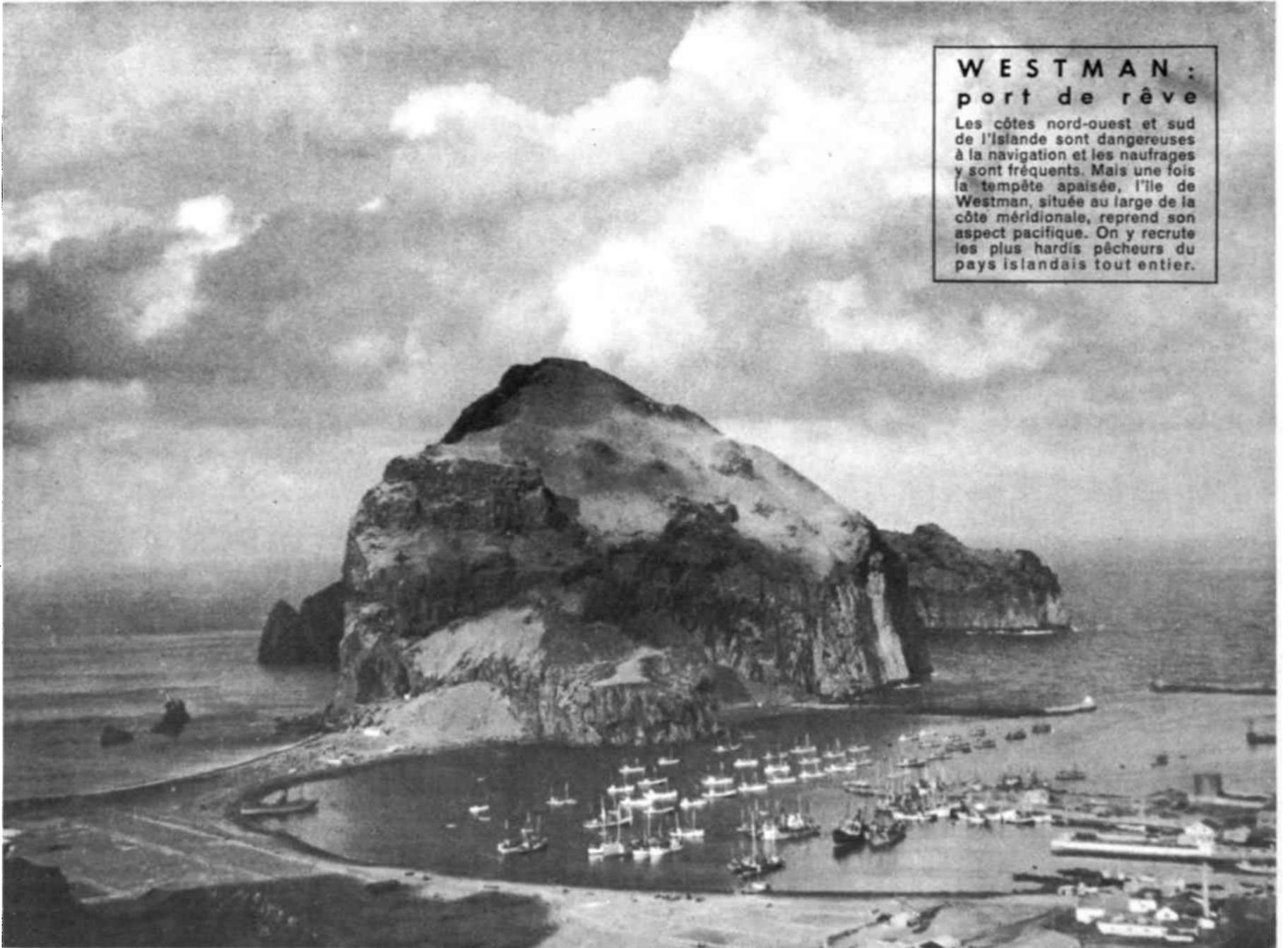
UNE MÉTROPOLÉ MODERNE AUX PORTES DU PÔLE

Reykjavik, cité de 50.000 âmes et capitale de l'Islande, est faite du mariage d'une bourgade du Jutland et d'une ville-champignon de pur style américain, métropole moderne aux portes du pôle. Au milieu des immeubles de rapport et des bungalows vitrés, on trouve des édifices publics traduisant le vif penchant de ce petit peuple pour la culture : bibliothèque nationale et théâtre national (photo de droite), université, collèges, écoles techniques, etc.

L'EAU BOUILLANTE FAIT POUSSER LES BANANES

L'eau chaude naturelle captée près de Reykjavik fournit de l'eau presque bouillante à 3.000 habitants de la capitale et chauffe 50.000 mètres carrés de serres avec un débit de 400 litres à la seconde. Dans ces serres pousse une végétation tropicale, ananas et bananes. L'un des jets de vapeur de la région de Krisuvik suffirait à alimenter un groupe moteur pouvant fournir suffisamment d'électricité aux huit millions d'habitants du Grand-Londres. L'eau chaude alimente aussi de nombreuses piscines publiques.





**WESTMAN :
port de rêve**

Les côtes nord-ouest et sud de l'Islande sont dangereuses à la navigation et les naufrages y sont fréquents. Mais une fois la tempête apaisée, l'île de Westman, située au large de la côte méridionale, reprend son aspect pacifique. On y recrute les plus hardis pêcheurs du pays islandais tout entier.

page du chalutier que j'empruntai à mon retour. Il ne s'agissait pas d'une histoire de femme ou de contrebande d'alcool, mais bien d'une discussion littéraire, sur quelque point obscur d'une Saga, où mes marins - exégètes semblaient faire preuve d'une redoutable érudition...

La culture islandaise n'est pas immobilisée dans une contemplation stérile du passé. L'intense effort de scolarité, où les méthodes pédagogiques les plus récentes sont à l'honneur, en témoigne. Lorsqu'on parcourt le pays, on est frappé par l'abondance de vastes et modernes buildings, disséminés dans la nature loin de toute agglomération. Pourvus d'un poste d'essence, d'une piscine d'eau minérale chaude, de riants chambres d'hôtes, et parfois même d'un petit aérodrome, ils constituent pour le voyageur autant de confortables escales. Ce ne sont pas cependant, hormis durant deux mois d'été, des hôtels, mais tout simplement des écoles rurales. Les élèves y accèdent en jeep ou à dos de poneys à travers des dizaines, voire des centaines de kilomètres de montagne ou de lave.

28.000 élèves, soit 20 % de la population, tel est l'effectif des écoles et de l'Université islandaises pour lesquels l'Etat consacrait en 1951 un montant de 28.300.000 couronnes (plus de 560 millions de francs français) sur un budget total de 256 millions de couronnes. L'éducation élémentaire à elle seule prend en charge 20.000 enfants.

Nation sans illettrés, dont la population est l'une des plus cultivées de la planète — il est aisé de s'en convaincre en conversant avec « l'homme de la rue » très souvent polyglotte — l'Islande voue au papier imprimé un culte touchant qu'exprime en particulier la grande abondance des librairies dans le pays, remarquablement achalandées, et m'a-t-on affirmé, toutes prospères. J'étais toujours surpris, passant dans une petite localité de quelques milliers d'habitants, Akureyri ou Westmannaeyjar, par exemple,

d'y apercevoir de luxueuses librairies, contrastant fortement avec la primitive austérité des autres magasins. Durant les six mois de l'interminable nuit arctique où leur travail est considérablement ralenti, les Islandais dévorent des centaines d'ouvrages, traductions en islandais des classiques mondiaux et ouvrages de vulgarisation scientifique surtout.

Toutefois, deux obstacles s'opposent à la diffusion des livres : l'édition pour un marché si réduit n'est pas d'une grande rentabilité commerciale ; une pénurie aiguë de devises réduit considérablement les importations d'ouvrages étrangers (5). C'est d'ailleurs à ce propos que des amis islandais nous disaient leur regret que l'Islande n'appartint pas encore à l'Unesco, le système des bons de livres pouvant mettre fin à une carence particulièrement ressentie dans le domaine universitaire, cependant que, sur un plan plus général, l'inclusion du pays dans un vaste organisme international répondrait au vœu profond des Islandais sur lesquels pèse encore la hantise atavique de l'isolement culturel...

Sans vouloir parler ici, d'une façon exhaustive, des activités de l'esprit en Islande, de sa presse abondante et variée, de son Théâtre National où Shakespeare, Pirandello et Bernard Shaw parlent la langue des Vikings, de l'orchestre symphonique, j'aimerais cependant signaler le phénomène le plus étonnant de la vie intellectuelle de ce petit pays : l'exceptionnelle floraison d'artistes et d'écrivains de valeur (à l'échelle internationale) qu'il connaît.

Si le mot n'avait été si dévalué, on pourrait parler de miracle. Miracle d'ailleurs rationnellement « organisé », un judicieux mécénat d'Etat permettant à des hommes qui ne peuvent compter sur une audience suffisante dans les limites de

leur pays, de vivre de façon décente en pratiquant leur art (6). Citons Halldor Kiljan Laxness, tumultueux romancier que tous les Scandinaves honorent à l'égal des plus grands, Gunnar Gunnarson, célèbre romancier et essayiste qui, pour avoir écrit certains de ses ouvrages en danois, est considéré par les Danois comme l'un de leurs meilleurs auteurs, le peintre Johannes Kjarval, Van Gogh arctique à la palette hallucinée, le portraitiste John Stefansson,

(6) Un montant de 2.600.000 couronnes est affecté à cet usage, dans un chapitre spécial du Budget : « Arts et Littérature ». Les particuliers ou les sociétés qui font l'acquisition de toiles ou de sculptures dues aux artistes locaux bénéficient de sensibles dégrèvements d'impôts.

Photos H. Malmberg, R. Jansson, T. Josepsson et Bureau du Tourisme islandais.



(5) L'anglais est, avec les langues scandinaves modernes, l'idiome le plus répandu en Islande.



par le Dr Gerald Wendt

Photo Z. Mihanoff.

C'EST la lumière qui fait pousser les plantes, mais c'est l'obscurité qui les fait fleurir. Pendant la journée, les feuilles absorbent l'énergie du soleil et édifient le corps même de la plante avec des substances tirées du sol et de l'air. La combinaison chimique de l'eau et de l'anhydride carbonique produit les substances qui composent la tige, les feuilles et les racines. Sans les rayons du soleil, il ne pourrait exister de plantes et par conséquent d'animaux, car ceux-ci ne trouveraient pas de quoi se nourrir. La vie disparaîtrait de notre planète.

Mais la vie végétale ne saurait subsister sans les graines qui elles-mêmes proviennent généralement des fleurs. Or le développement des fleurs dépend essentiellement de l'obscurité à laquelle elles sont soumises, comme le montrent les récentes recherches des botanistes. Sans un temps d'exposition suffisamment long à l'obscurité, les plantes les plus saines ne sauraient fleurir. Sans graines, la plupart des végétaux qui servent à notre nourriture dépériraient rapidement. L'alternance de la lumière et de l'obscurité est donc indispensable à la vie sur terre.

L'obscurité joue un rôle tellement important qu'elle détermine la répartition géographique de nombreuses espèces végétales. Certaines ont besoin d'une nuit courte, d'autres d'une longue nuit. Sous les tropiques, la durée de la nuit est à peu près constante, quelles que soient les saisons. Mais à mesure qu'on se rapproche des pôles, les nuits d'été sont courtes et les journées longues. Seules peuvent subsister sous ces latitudes les plantes dont la floraison n'exige que de courtes périodes d'obscurité.

Ainsi, des nuits de douze heures sont nécessaires pour assurer la floraison de la canne à sucre, qui ne peut fleurir loin des tropiques, les nuits d'été dans les zones tempérées étant trop courtes. La bardane, par contre, n'a besoin que de neuf heures d'obscurité par nuit et fleurit sous des latitudes aussi septentrionales que 50°, où, pendant le mois d'août, règnent des nuits de neuf heures, ce qui permet aux fleurs de s'épanouir et aux graines de se former avant les premières gelées. Plus au nord (ou plus au sud) de l'équateur, la nuit de neuf heures arrive trop tard dans la saison pour que les graines puissent mûrir à temps, de sorte que la plante finit par dépérir. Dans l'extrême-nord (ou extrême-sud) de la planète, une nuit très courte suffit pour stimuler la floraison de végétaux qui poussent à l'état sauvage.

La révélation du rôle important joué par l'obscurité dans la reproduction des espèces végétales, est due aux recherches des botanistes contemporains, comme l'expose le professeur A. W. Naylor, de l'Université de Yale, dans un récent numéro de la revue *Scientific American*. La découverte la plus surprenante fut celle-ci : le temps d'exposition à l'obscurité constitue le facteur essentiel dans la formation des fleurs. Un chrysanthème ne fleurit que lorsque les journées sont courtes et les nuits longues. Si on maintient la plante dans l'obscurité pendant la journée, on n'affectera pas sa floraison ; mais si on l'expose à la lumière artificielle pendant seulement une petite partie de la nuit, elle ne fleurira pas. Les horticulteurs arrivent maintenant à provoquer à leur gré la floraison des plantes en réglant la durée de leur exposition à l'obscurité. Cependant, les amateurs de fleurs qui, après avoir voyagé dans le nord ou dans le sud, ramènent chez eux des plantes, constatent souvent que celles-ci se développent bien mais ne fleurissent jamais. Une différence de latitude de 250 kilomètres, qui affecte d'une façon négligeable la longueur de la nuit, suffit pourtant parfois à rendre la floraison impossible.

Mais ces découvertes ne représentaient qu'un début. Restait à déterminer comment la durée de l'obscurité peut exercer une influence aussi décisive sur la vie de la plante. L'obscurité n'est qu'une absence de lumière. Que se passe-t-il donc dans le noir qui fait bourgeonner, puis pousser les fleurs ?

La croissance est un processus chimique. L'obscurité déclenche-t-elle dans la plante une réaction chimique qui, à son tour, provoque la floraison ? Cette curieuse hypothèse s'est révélée exacte. On ne connaît pas encore la nature de la substance chimique produite dans l'obscurité, mais son existence n'est plus mise en doute.

La preuve en a été fournie par de nombreux laboratoires, tant aux Pays-Bas qu'aux Etats-Unis et en U.R.S.S. Il y a près de vingt ans, le professeur Knott, de l'Université Cornell (U.S.A.), entreprit des expériences avec des plants d'épinards, qui fleurissent en été lorsque les journées sont longues et les nuits courtes. Pendant une partie de la journée il recouvrit la petite tige sur laquelle bourgeonnent les fleurs, la maintenant dans l'obscurité et modifiant ainsi artificiel-

lement la durée du jour et de la nuit. Malgré cela, les fleurs bourgeonnèrent et poussèrent normalement. Puis il réduisit la durée d'exposition des feuilles à l'obscurité et constata que les plants ne fleurissaient plus. L'action de l'obscurité s'exerce donc sur les feuilles et non sur le bourgeon.

Ce fait fut confirmé par d'autres chercheurs qui constatèrent qu'aucune fleur ne se forme sur une plante privée de toutes ses feuilles. Toutefois, si une seule feuille subsiste et bénéficie de l'alternance normale de l'obscurité et de la lumière, les fleurs bourgeonnent et s'épanouissent. Les professeurs Hamner et Bonner, de l'Université de Chicago, réalisèrent à leur tour des expériences avec de la bardane. Ils remarquèrent que le huitième d'une feuille maintenue dans l'obscurité pendant les neuf heures nécessaires suffisait pour stimuler la formation de fleurs, indépendamment des temps d'exposition à la lumière et à l'obscurité dont bénéficiaient les autres parties de la plante. Ils furent amenés à conclure que l'exposition à l'obscurité d'une feuille ou d'un fragment de feuille, pendant une période donnée, provoque la formation d'une substance chimique qui chemine à travers la plante et stimule la floraison.

D'autres savants poussèrent ces recherches plus loin encore : six plantes greffées les unes sur les autres, avec une seule feuille maintenue dans l'obscurité pendant neuf heures, fleurirent en même temps.

Constatation plus surprenante encore : la substance chimique qui stimule la floraison semble être la même dans toutes les plantes. En effet, si l'on greffe sur un végétal une feuille d'une espèce tout à fait différente, elle continuera à stimuler la floraison.



L'identification de cette substance chimique est pour les botanistes de la plus haute importance. S'il était possible de la préparer sous sa forme pure et de l'appliquer aux plantes, on pourrait provoquer la floraison de tous les végétaux à n'importe quelle époque de l'année et sous toutes les latitudes. En fournissant aux plantes la substance chimique qui, dans des conditions normales, est produite par l'alternance de périodes données d'obscurité et de lumière, les fleuristes pourraient offrir à leurs clients des fleurs de toutes les régions du monde. Et surtout, ce qui est plus important encore au point de vue agricole, la production artificielle de cette substance permettrait aux cultivateurs de provoquer la floraison simultanée de deux espèces végétales qui, normalement, fleurissent à des époques différentes. Ils seraient ainsi en mesure de les croiser et d'obtenir de nouvelles et précieuses variétés hybrides, ce qui, à l'heure actuelle, est impossible.

Bien que la découverte du rôle de l'obscurité dans le développement des fleurs soit relativement récente, on sait depuis longtemps déjà que de nombreuses substances exercent une action stimulatrice ou retardatrice sur la croissance des racines, des feuilles ou même des fleurs. On donne parfois à ces substances le nom d'« hormones végétales », mais il est plus exact de les appeler « auxines ». D'ores et déjà, il est possible de vaporiser des produits chimiques sur certaines plantes, soit pour empêcher leur floraison, soit au contraire, pour accroître le nombre et la taille des fleurs. Au point de vue commercial, ces méthodes se sont révélées parfois avantageuses. Ainsi, dans les plantations d'ananas d'Hawaï, les fleurs s'épanouissent normalement tout au long de l'été, si bien qu'une partie seulement des fruits mûrit au même moment. Mais si l'on vaporise un champ d'ananas avec de l'acide naphthalène-acétique, tous les plants fleurissent simultanément en l'espace de six ou huit semaines. Il s'ensuit que tous les fruits arrivent en même temps à maturité et peuvent être récoltés par des procédés mécaniques. Le coût de la récolte, et par conséquent de la culture des ananas, s'en trouve considérablement réduit.

A Hawaï également, des expériences sont actuellement poursuivies en vue d'accroître la floraison des arbres litchi. Ce fruit délicieux n'est trouvé qu'en petite quantité dans le commerce parce que quatre pour cent seulement des arbres fleurissent à Hawaï. Mais, lorsque les vergers sont vaporisés avec de l'acide naphthalène-acétique, près de 90 % des arbres fleurissent et donnent des fruits. Cette découverte est susceptible de provoquer la création d'une nouvelle industrie, tant à Hawaï que dans d'autres régions du monde.

Pour d'autres plantes, par contre, il est désirable d'empêcher la floraison. Dans le cas de la laitue et du céleri, dont les feuilles sont comestibles, les maraîchers souhaitent éviter la formation de fleurs et de graines. L'utilisation de produits chimiques permet alors de retarder la floraison. Toutefois, si l'on désire obtenir des semences de céleri, il est possible de vaporiser la plante avec une substance qui stimule la formation des graines.

L'intervention de l'homme dans le processus naturel de croissance des plantes n'est donc pas rare dans certains cas particuliers, mais sa conséquence la plus importante apparaîtra lorsque les botanistes auront découvert la nature chimique de la substance produite par tous les végétaux et qui est nécessaire pour la formation de bourgeons, puis de fleurs et de graines. A l'heure actuelle, les plantes ont besoin d'être maintenues un certain temps dans l'obscurité pour produire cette substance inconnue, mais lorsqu'elle aura pu être identifiée et fabriquée, l'obscurité ne sera peut-être plus nécessaire. De vastes perspectives seraient alors offertes à l'agriculture : les régions du grand-nord et de l'extrême-sud de notre planète deviendraient productrices malgré les longues journées et le soleil de minuit.

AU LIBÉRIA, UNE JEUNE FEMME S'EST FAITE LA " MISSIONNAIRE DE L'O. N. U. "

UNE jeune femme blanche, seule et à pied sur un sentier de la forêt libérienne! La rencontre, assurément, a de quoi surprendre. Surtout dans un pays — le seul Etat indépendant d'Afrique noire — où l'on ne saurait se faire naturaliser citoyen si l'on n'est de race noire et dont la capitale ne comptait guère qu'une poignée d'étrangers en 1945, époque à laquelle il commença, sous l'influence d'un président éclairé, à s'ouvrir effectivement aux Blancs. Encore ceux-ci n'y sont-ils toujours que quelques centaines : employés de la plantation américaine d'hévéas, commerçants, fonctionnaires sous contrat, diplomates. Missionnaires aussi.

Une missionnaire, sans doute, cette jeune Américaine en robe claire? Oui. Mais une missionnaire d'une espèce unique au monde : sa foi, à elle, ce sont les Nations Unies et l'enseignement qu'elle porte ainsi de village en village, c'est celui de la coopération internationale. Unique aussi son titre de « travelling teacher for the United Nations », que le président Truman créa pour elle.

Le plus étonnant, peut-être, dans cette institution déjà extraordinaire en soi, c'est que les Nations Unies n'y ont aucune part. L'initiative en est venue, en effet, du président du Libéria lui-même, désireux sans doute de témoigner ainsi la reconnaissance d'un « pays sous-développé » envers les organisations internationales, telles que l'Unesco, l'O.M.S., le B.I.T., l'O.A.A., etc., dont les experts, au nombre d'une quinzaine, aident présentement à sa modernisation. C'est donc comme fonctionnaire du gouvernement libérien, et pourvue par celui-ci de moyens de travail, c'est-à-dire de

par André Blanchet

moyens de transport, que Miss Dora Lee Allen s'en va quotidiennement prêcher dans les écoles primaires l'idéal et les principes de la Charte de San Francisco.

La pauvreté de ces écoles fait paraître plus touchant encore cet apostolat. Rares sont en effet celles, même à Monrovia, qui possèdent des pupitres ou des tables. Les enfants, habituellement, doivent s'y serrer les uns contre les autres sur de minuscules bancs. Comme il n'y a nulle part l'électricité, les leçons de Miss Allen ne peuvent jamais être illustrées par la projection des films que le Centre d'information des Nations Unies mettrait volontiers, on s'en doute, à sa disposition.

Si elle venait du Sud des Etats-Unis, peut-être Miss Allen ne se trouverait-elle pas tellement dépaycée à parcourir la brousse libérienne. Les quelque dix mille noirs américains, qui débarquèrent sur la côte d'Afrique occidentale entre 1821 et 1860 pour y fonder cette république, ont en effet transplanté là une architecture très éloignée de la classique case africaine en pisé, se construisant, à la mode « sudiste », de hautes maisons en bois et tôle ondulée, toujours ceintes d'une véranda. Mais c'est d'une petite ville d'Indiana, Garrett, qu'est originaire la « travelling teacher »...

C'est encore au Sud des Etats-Unis que doit lui faire penser — avec sa cloche nichée à l'écart dans un bâti en bois — la vieille église baptiste qui, à Johnsonville, sert d'école publique, offrant aux quelque cent cinquante élèves de celle-

ci, faute de mieux, l'hospitalité de ses toiles rouillées, de ses planches délabrées et surtout de ses bancs. Dès que Miss Allen y a pénétré, voici que s'épanouit, à côté des fleurs artificielles décorant l'autel, un arbre multicolore aux soixante rameaux : l'image symbolique des Nations Unies. Car, de la voiture qui vient de l'amener de Monrovia à travers une forêt géométrique d'hévéas, la jeune femme a fait descendre par son chauffeur libérien plusieurs panneaux légers qui constituent son matériel ambulancier de propagande. Ces affiches, ces tableaux, ces schémas connus aujourd'hui du monde entier, les voilà parvenus aussi jusqu'à ces garçons et fillettes aux cheveux crépus, au regard vif, avides d'apprendre, mais encore ignorants de ce qu'est un train ou une route goudronnée, et dont quelques-uns, peut-être, n'ont jamais vu la capitale de leur propre pays. Par chance, ces documents leur sont intelligibles du fait que l'enseignement donné dans les écoles a pour véhicule, non pas un des innombrables dialectes parlés par les indigènes, mais l'anglais, langue officielle du Libéria. A la suite de Miss Allen, c'est bien le monde extérieur qui vient à eux.

Pour l'accueillir, on interrompt la classe. Les maîtres qui, dans la plupart des cas, n'ont à leur disposition ni cartes géographiques, ni planches anatomiques, la regardent avec envie dresser contre le mur ou contre un arbre (lorsque la séance a lieu en plein air) tous ces beaux panneaux timbrés de l'insigne bleu des Nations Unies. Pour s'assurer que les enfants ont retenu quelque chose de la leçon précédente, la « travelling teacher » commence par faire quelques sondages,



demandant par exemple à telle fillette ce que signifie le terme « international ». Puis elle expose le plus simplement qu'elle peut, tantôt comment se sont constituées les Nations Unies, la fois suivante ce que signifie la Charte de l'Atlantique, la semaine d'après ce qu'ont réalisé les Institutions spécialisées, etc. Des têtes appliquées se penchent au-dessus d'un nombre double de genoux lorsqu'elle dicte un petit texte pour résumer cette belle histoire. La jeune Américaine sourit à cet auditoire accroupi devant elle à quelques centimètres seulement au-dessus du sol, et d'autant plus compact que les bancs sont plus exigus et les tables absentes.

Pour la semaine qui s'écoulera avant la prochaine leçon, les enfants auront de quoi méditer sur le grand sujet qu'on s'efforce de mettre ainsi à leur portée : Miss Allen ne leur donne pas seulement à (Suite page 14.)



En collaboration avec les autorités, les missions d'Assistance technique de l'Unesco s'efforcent de former des spécialistes et d'élever le niveau culturel de la nation. Cette photo montre des jeunes Libériens en train de lire des tracts dont le thème est : « La misère et la maladie vont de pair avec l'analphabétisme. Il est du devoir de tous les citoyens, de collaborer à la diffusion de l'enseignement. »



L'Université de Monrovia est en train de développer sa Faculté des Sciences. Avec l'aide de l'Unesco, les salles de classe ont été dotées de microscopes et de divers instruments de laboratoire ; d'autre part, des professeurs de science ont été envoyés au Libéria. Ci-dessus, un professeur néo-zélandais de biologie M. Barker, donne des conseils techniques à des étudiants de l'Université.



Le Gouvernement encourage les jeux instructifs en tant que précieux moyen auxiliaire d'enseignement. Cet original jeu de cartes, qui utilise les lettres de l'alphabet, remporte au Libéria un grand succès. Jeunes et vieux s'amuse à s'instruisant.



Des conférences hebdomadaires réunissent à Monrovia des spécialistes de l'Unesco et des personnalités gouvernementales. L'importance de ces réunions est soulignée par la présence régulière du Vice-président du Libéria (à gauche, de dos).



Le Libéria a entrepris une expérience d'éducation de base dans la région de Dimeh, à 32 kilomètres de la capitale. On voit ici W.S. Rankin, membre de la mission en train de prendre des inscriptions pour la visite médicale qui a eu lieu en pleine jungle.

AU LIBERIA, UNE JEUNE FEMME S'EST FAITE LA "MISSIONNAIRE DE L'O.N.U."

(Suite)

lire pendant cette période telle ou telle page d'une brochure sur les Nations Unies, elle confie aussi à l'instituteur des feuilles de tests, qui seront remplies en son absence et qu'elle notera la prochaine fois. Ou bien elle leur laisse à faire un devoir dont ils ont écrit le titre sous sa dictée, et qui peut leur demander, par exemple, d'énumérer les phases successives de la formation de l'organisation internationale. C'est donc bien d'un véritable enseignement qu'il s'agit, avec toute la coopération que cela requiert des élèves, et non de simples causeries qui pourraient n'être pas écoutées ou être mal assimilées. Il n'est d'ailleurs donné qu'aux plus âgés des écoliers et c'est seulement à partir du 5^e grade qu'il s'insère dans les horaires.

Une fois par semaine, quinze écoles reçoivent ainsi la visite de Miss Allen et de ses auxiliaires imprimés. C'est à Monrovia même, dans une école effroyablement surpeuplée, qu'on lui livre les auditoires les plus nombreux. Une heure plus tard, on peut la rencontrer prêchant dans un village de la forêt, parfois en plein air, sous de majestueux manguiers et au bord de la pelouse bien verte dont M. le Principal est si fier. Sa voiture est désormais familiarisée avec les détours de maintes petites routes de brousse, comme avec les villages traversés par celles-ci; on lui lance au passage un geste amical, les villageois l'invitent à partager leur frugal menu. Souvent, il lui faut faire plusieurs centaines de mètres à pied, entre la route et l'école, et c'est alors qu'on peut apercevoir cet étrange cortège: une jeune femme blanche suivie d'un chauffeur qui, véritable homme-sandwich, marche couvert de panneaux-réclame.

Encore n'est-ce pas l'appareil le plus pittoresque dans lequel elle puisse être



Au Libéria, l'ouverture de la campagne contre l'analphabétisme a été marquée par le survol des agglomérations par un avion lançant des tracts, proclamant la guerre à l'ignorance, « ennemi numéro un du progrès ».

vue. Comme tout prédicateur itinérant, Miss Allen doit atteindre ses « ouailles » par tous les moyens appropriés, et c'est ainsi que dans certaines tournées prévues à son programme il lui faut circuler, comme cela se fait encore en quelques régions d'Afrique, dans un de ces hamacs inconfortables qui se balancent entre les épaules de deux ou quatre porteurs noirs. Un jour prochain, ce sera peut-être en hélicoptère, car il semble bien que l'Afrique, en maints endroits, sera passée sans transition — comme sans surprise — du filanzane à l'âge de l'air.

Un symbole dont, sans doute, n'ont pas conscience les jeunes élèves de Miss Allen, mais qui ne peut manquer de frapper favorablement l'étranger de passage, c'est celui qu'exprime cette volonté bien arrêtée, de la part du seul chef d'Etat africain, de répudier tout isolationnisme comme tout racisme. Ce Libéria, si petit et si pauvre encore, où la journée des Nations Unies est célébrée avec une impressionnante solennité et avec un immense concours de foule, ne pouvait marquer plus heureusement son adhésion décisive à la communauté internationale et à ses principes qu'en faisant littéralement « enseigner » les Nations Unies à sa jeunesse, et par une étrangère.



SCANDINAVIE : L'Unicef n'a pas oublié dans sa distribution de vivres et de médicaments les enfants de ce petit village finnois situé à une centaine de kilomètres au nord du cercle polaire.

L'ATMOSPHÈRE des fêtes de Noël et du Nouvel An, toute de joie et de gaieté, rend cette période particulièrement heureuse pour les enfants. Elle est exprimée d'une façon charmante dans une série de cinq cartes de vœux pour l'année 1953, réalisée par le Fonds International des Nations Unies de Secours à l'Enfance (UNICEF).

Sur le thème « Autour du monde avec l'UNICEF », les cartes représentent quelques-uns des animaux favoris des enfants des différentes parties du monde: le chameau, l'éléphant, le renne, l'âne et le buffle, chargés de colis de vivres et de médicaments pour les petits nécessiteux.

Cette série de cartes constitue un témoignage de l'œuvre accomplie dans le monde entier par l'UNICEF

en faveur de millions d'enfants. Elle nous rappelle la nécessité de venir en aide à cette organisation. La vente d'une petite boîte de cinq cartes permettra à l'UNICEF de fournir assez de vaccin BCG pour immuniser douze enfants contre la tuberculose; assez de poudre DDT pour protéger dix enfants contre la malaria; assez de lait pour fournir à huit enfants un verre par jour pendant une semaine.

Outre ces vignettes, dont nous reproduisons ici quelques exemplaires, la carte officielle de bons vœux des Nations Unies pour l'an prochain est vendue au bénéfice du Fonds International de Secours à l'Enfance.

Des séries de cartes de l'UNICEF, en boîtes de cinq ou de dix, ainsi que des boîtes de dix cartes des Nations Unies sont en vente aux adresses et aux prix suivants :

EUROPE	Prix
FRANCE	
FISE, 24, rue Borghèse, Neuilly-sur-Seine	350 fr.
DANEMARK, SUEDE ET NORVEGE	
Centre d'Information des Nations Unies, 37, Vestre Boulevard, Copenhague	7 Cr. danoises, 5,50 Cr. suédoises, 7,50 Cr. norvégiennes.
SUISSE	
Centre d'Information des Nations Unies, Palais des Nations, Genève	4,50 fr. suisses.
HOLLANDE	
Netherlands UNAC Committee, Standhonderslaan, 148, La Haye	3,80 florins.
BELGIQUE	
Section belge de l'UNICEF, 57, rue du Congrès, Bruxelles	50 fr. belges.

ROYAUME-UNI	
UNICEF, Russel Square House, Russel Square, London, W.C.1 ..	7s. 6d.
AMERIQUE DU NORD	
UNICEF Greeting Card Fund, United Nations, New-York, U.S.A.	\$ 1.00.
AUSTRALIE	
UNICEF, 52, William St. Sydney, N.S.W., Australie	Prix sur demande.
MOYEN-ORIENT	
UNICEF, Unesco Building, Beyrouth, Liban	\$ 1.00.
ASIE	
UNICEF, 19 Phra Att Rd., Bangkok, Thaïlande	\$ 1.00.

MOYEN-ORIENT : Dans les régions désertiques de Jordanie, de Gaza et du Liban, une caravane de chameaux chargés de bonnes de lait en poudre marquées « Unicef », chemine lentement à travers les sables brûlants. Ce lait est destiné aux petits réfugiés arabes du Moyen-Orient ainsi qu'à leurs mères. D'autres colis de lait et de vivres sont destinés à 30.000 mères et enfants de la région de Gaza.

AMÉRIQUE LATINE : A travers la brousse d'épines et les hautes sierras, un petit garçon mène avec précaution un « burro », espèce d'âne robuste de l'Amérique latine. Chargés de lait en poudre et d'approvisionnements divers, les « burros » amènent ainsi des denrées précieuses à 360.000 enfants de ces régions du Nouveau-Monde. L'Unicef a, en outre, créé pour eux de nombreux centres médicaux.

SUD-EST ASIATIQUE : Un millier de centres de secours à la mère et à l'enfant ont été équipés par l'Unicef dans le Sud-Est Asiatique mais le transport des approvisionnements se heurte, dans de nombreuses régions, à de graves difficultés. Pendant la saison des pluies, les jeeps elles-mêmes ne peuvent pousser jusqu'aux villages isolés et l'acheminement des colis doit être assuré par des buffles.



L'UNICEF VOUS SOUHAITE



LA CONVENTION UNIVERSELLE DU DROIT D'AUTEUR GRANDEUR ET VICISSITUDES DU MÉTIER D'ÉCRIVAIN

par José de Benito

Le drame de la vie matérielle de l'écrivain a peut-être son origine dans le caractère légendairement sacré de la chose écrite, dans l'impossibilité d'évaluer en nature ou en espèces un travail qu'en fin de compte le peuple a toujours considéré comme un sacerdoce incompatible avec la notion de profit.

Le « scribe » — celui qui savait écrire — copiait les livres sacrés, et c'est ainsi que sont parvenus jusqu'à nous le Zendavesta de la Perse, le Ramâyana et le Mahabharata de l'Inde, la Thora et le Talmud d'Israël, comme les Ecritures chrétiennes et le Coran musulman. L'écrit revêtait non seulement un caractère sacré mais aussi celui d'une véritable magie. Pour qu'une formule de malédiction soit plus efficace et triomphe de la fatalité, on la gravait avec un poinçon ou un stylet (d'où notre « style ») sur des tablettes de cire que les Romains utilisaient avant la découverte du parchemin ou du papyrus — parce que « les écrits restent », et aujourd'hui encore, en parlant d'un événement fatal, on dit dans beaucoup de langues « c'était écrit ».

Ecrire était le privilège et la responsabilité de quelques hommes qui, depuis la Grèce classique, se considéraient comme les guides spirituels de leurs peuples; et parce que l'écriture est impérissable, la loi est « écrite » depuis les « Tables de Moïse » et les « Douze Tables » du droit primitif romain. Pour que nul ne puisse invoquer le prétexte d'ignorer les lois, leurs textes sont promulgués, c'est-à-dire « publiés », d'abord par la lecture solennelle et plus tard, quand la diffusion de l'imprimerie permettra la parution des premiers périodiques, par l'insertion dans les journaux, ou gazettes officielles.

Sous le poids écrasant de ces traditions, la profession de l'écrivain, de l'homme qui utilise durant des siècles le calame (1) — il ne faut pas oublier que « calame » et « calamité » (2) ont une même origine étymologique et mythologique — est un métier ingrat, dur, périlleux et qui ne suffisait pas, jusqu'à ces dernières années, pour vivre. La gloire, dans le meilleur cas, était la récompense suprême; mais beaucoup plus fréquemment, pour l'auteur accusé d'hétérodoxie ou d'hérésie, c'était la prison, l'exil, sinon la potence ou le bûcher. Et pourtant, dans la lutte de l'homme pour la conquête de sa liberté, la place d'honneur revient aux écrivains qui, de tous temps, ont guidé la conscience collective. La Révolution française est l'œuvre des encyclopédistes et la Révolution russe est fille de la pensée de Karl Marx.

Le travail de l'écrivain — le livre — était recherché avec tant d'empressement que, avant comme après l'invention de l'imprimerie, on payait des sommes fabuleuses pour les œuvres de certains philosophes, mathématiciens, astronomes et chroniqueurs. Mais l'écrivain se trouvait, jusqu'au XIX^e siècle, dans une situation semblable à celle du serf au moyen âge. Celui-ci labourait la terre pour son maître, qu'il devait en outre accompagner à la guerre, à pied et sans cuirasse, au péril de sa vie.

Sauf en Orient et dans le monde islamique, où le mécénat s'exerçait généreusement au profit de l'écrivain, les riches se bornaient à aider les artistes en les chargeant de décorer somptueusement leurs palais, sans s'occuper des efforts fournis par ceux qui recueillaient amoureusement l'héritage culturel de l'humanité pour essayer de graver un degré dans la marche ascendante de la civilisation.

Cervantes vécut et mourut dans la misère. Pourtant le succès universel de son « Don Quichotte » fut tel que, de son vivant, cette œuvre a été traduite dans les langues de tous les peuples cultivés de l'époque. Pour mener cette existence misérable, il fut même obligé d'exercer le métier de soldat avant celui de recevoir des contributions. Camoëns, le plus grand poète portugais de tous les temps, fut également soldat de métier. Exilé, il mourut dans une affreuse misère après avoir chanté dans les « Lusitades » les gloires de son pays. Et si Shakespeare gagna quelque argent au cours de sa carrière, ce ne fut pas comme auteur dramatique mais comme impresario et acteur. Ecrire fut ainsi pendant vingt-cinq siècles un luxe que seuls pouvaient se permettre les plus courageux, ou certains privilégiés de la fortune tels que Francis Bacon. Pour un Erasme ou un

Voltaire, pensionnés par les princes, combien de savants, de littérateurs et de philosophes ont payé de leur liberté ou de leur vie les audaces de leur pensée, comme Galilée, Servet ou Pic de la Mirandole.

Il existait une autre tragédie dans la profession de l'écrivain. L'auteur écrivait le livre, il ne le fabriquait pas. C'était là le rôle de l'imprimeur. Il ne le vendait pas non plus; pour cela, il y avait le libraire qui, risquant son argent dans l'entreprise, recevait parfois en échange un privilège de vente et d'impression. Marchandise pour le vendeur et même pour l'acheteur, le livre n'était cependant pas objet de commerce pour l'auteur.

La science juridique eut un long chemin à parcourir pour sortir du rigide formalisme romain et faire reconnaître un droit qui ne repose pas sur des objets matériels: biens immobiliers, mobiliers ou cheptel, les seuls sur lesquels s'exerce la possession, le pouvoir et l'usufruit. Les idées, même matérialisées dans les écrits, ne pouvaient être considérées comme objets de commerce puisqu'elles ne se concevaient pas comme « patrimoine », et l'écrivain travailla des milliers d'années en trouvant naturel de ne jamais rien gagner que de l'honneur, de la gloire ou de la honte.

En vérité, l'écrivain dut exercer un second métier, parfois intellectuel comme tant d'universitaires, parfois manuel comme Spinoza, qui gagna

tard, dix des treize Etats américains qui adoptèrent entre 1783 et 1786 des lois sur le droit d'auteur, considéraient ce droit comme naturel, l'une de ces lois allant jusqu'à affirmer que « rien n'appartient plus étroitement à l'homme que ce qu'il produit par le travail de son esprit ». Mais dans toutes ces lois, comme plus tard dans la Constitution fédérale des Etats-Unis, ces dispositions apparaissent surtout comme un moyen de favoriser les progrès de la science et des arts utiles, et les malheureux auteurs durent continuer à lutter puisque, dans la plupart des cas, c'était aux éditeurs et aux libraires que revenait le bénéfice de leurs œuvres. En France, Beaumarchais s'intéressa à la protection des droits des auteurs dramatiques et c'est grâce à lui que furent promulguées, en 1791 et 1793, les premières lois régissant l'édition et la représentation des pièces de théâtre.

La deuxième moitié du dix-neuvième siècle est, en ce qui concerne le droit d'auteur et les bénéfices économiques qui en résultent, une période de progrès extraordinaires. Les lois nationales sur la protection de l'auteur se multiplient dans tous les pays, tandis que le développement du commerce international du livre et des traductions en toutes les langues soulèvent de nouveaux problèmes. Ces questions sont traitées pour la première fois en 1886 par la Convention internationale de Berne, amendée à Berlin en 1908 et en 1920, puis à Rome en 1928, et à Bruxelles, en 1948.

Les Amériques adoptent un autre système international à la suite de la signature du Traité de Montevideo, en 1889, modifié par les conférences pan-américaines de Mexico, de Rio-de-Janeiro, de Buenos-Aires et de La Havane et dont l'aboutissement est la Convention inter-américaine de Washington de juin 1946, qui régit le droit d'auteur dans les domaines littéraire, scientifique et artistique. Cependant, tous les pays non-américains n'ont pas adhéré à la Convention de Berne, et toutes les nations des Amériques n'ont pas souscrit à celle de Washington. En outre, les principes sur lesquels s'appuient l'une et l'autre de ces conventions sont parfois contradictoires, les intérêts à défendre n'étant pas toujours les mêmes dans les deux continents. Et comme, dans un conflit de principes, le triomphe de l'un implique la défaite de l'autre, la question de la protection universelle du droit d'auteur s'est trouvée dans une impasse dont il était difficile de sortir.

En 1947, la deuxième conférence générale de l'Unesco, réunie à Mexico, décida d'élaborer un projet de Convention universelle susceptible d'offrir une solution aux principales difficultés. Cinq années de travail, d'enquêtes, de réunions d'experts et de lutte contre les obstacles inévitables, ont abouti, le 6 septembre 1952, à la signature, à Genève, par les représentants de trente-six nations, de la première Convention universelle du Droit d'Auteur. Le principe directeur de cette nouvelle Convention est l'assimilation de l'étranger au national, tous les pays signataires devant assurer aux œuvres étrangères la même protection qu'aux œuvres de leurs citoyens.

Ainsi se trouvent considérablement simplifiées les formalités garantissant le droit d'auteur en même temps que sont prévues des dispositions équitables et satisfaisantes en matière de traduction. D'autres clauses stipulent que la Convention de Genève n'affectera en rien les dispositions de la Convention de Berne et n'abrogera pas les conventions multilatérales et bilatérales qui pourraient être appliquées entre deux ou plusieurs républiques américaines ou entre deux ou plusieurs Etats contractants. Par ailleurs, il est stipulé qu'aucune réserve ne sera admise, point très important, car plus d'une convention a été dénuée par suite des réserves introduites dans les modalités d'application. L'Unesco elle-même, qui prépara la voie à la Convention, agira en tant que secrétariat du comité inter-gouvernemental chargé de son application ainsi que de la réception des instruments de ratification ou de dénonciation.

Annexés au texte de la Convention, figurent trois protocoles additionnels: le premier se rapporte à l'application de la Convention aux œuvres des apatrides et des réfugiés; le second, aux œuvres de certaines organisations internationales; et le troisième, aux moyens de déterminer la date effective des instruments de ratification, d'acceptation ou d'accession.

« L'esprit de justice vient de remporter une victoire », déclarait l'un des délégués à la Conférence de Genève, lors de la signature de la Convention.



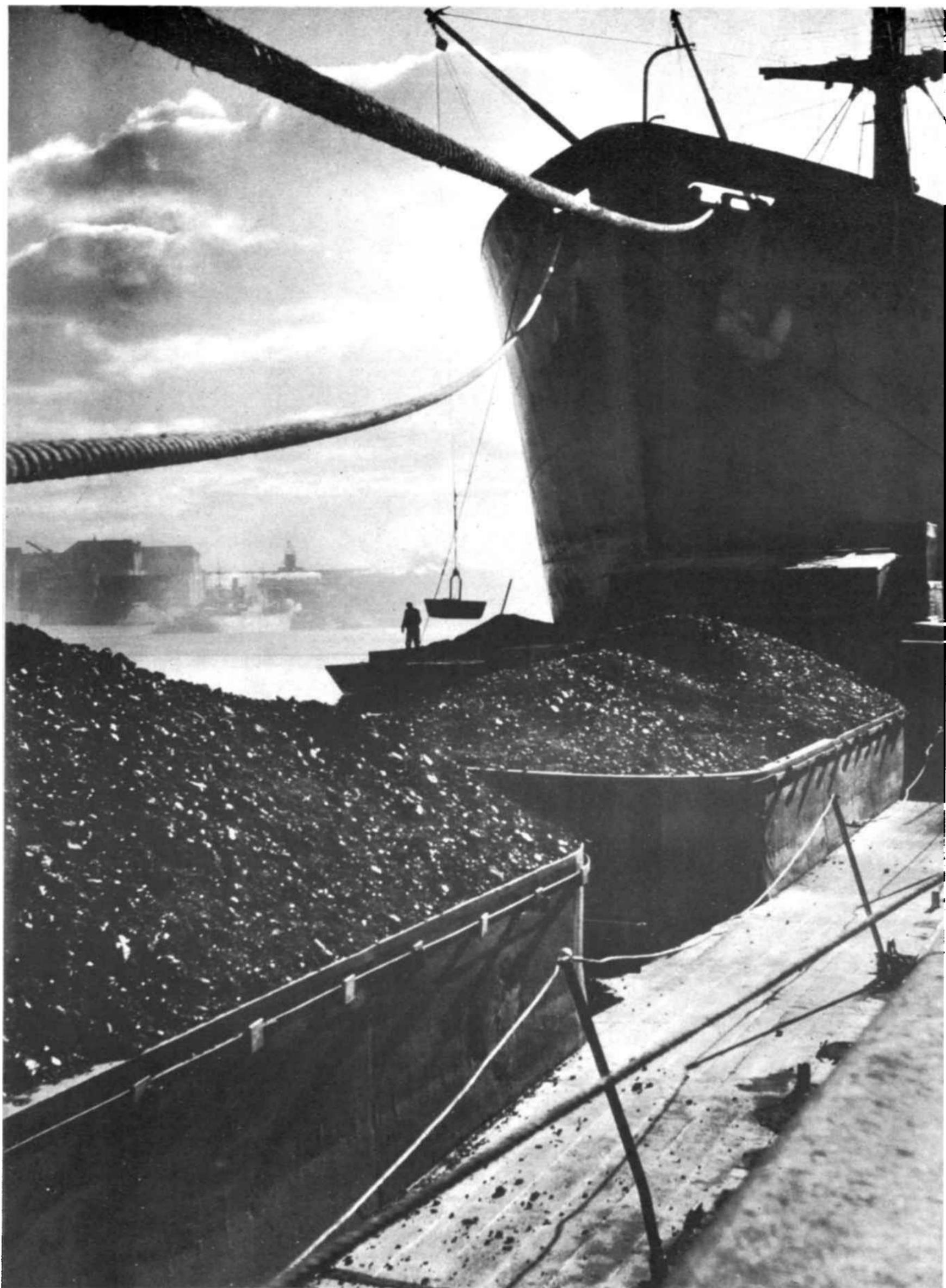
C. O. I.

sa vie en polissant des verres, ce qui lui permit de se consacrer à une œuvre philosophique dont s'inspirent en partie les droits de l'homme reconnus aujourd'hui par les lois. Il fallut attendre la presse quotidienne et, avec elle, le feuilleton littéraire qui attire les lecteurs, pour que l'écrivain puisse songer à vivre de sa plume. Alors, Balzac, monstre de fécondité littéraire, eut l'audace de déclarer comme unique profession celle d'écrivain. Plusieurs fois il voulut abandonner ce métier pour réaliser des projets industriels ou financiers. Mais chaque fois, il fut obligé de retourner à ses romans. C'est lui qui décida un jour de convoquer ses confrères — les feuilletonistes et écrivains de Paris — afin de constituer la première Société des Gens de Lettres pour la défense des intérêts de ceux qui essaient de vivre de leur talent littéraire. La conscience professionnelle de l'écrivain était née d'un ensemble de circonstances; elle n'était pas la conséquence directe de la reconnaissance explicite du droit de l'auteur à jouir du bénéfice de son œuvre.

En 1709, il est vrai, sous le règne de la reine Anne, une loi promulguée en Angleterre « pour l'encouragement du savoir » décrétait: « Les exemplaires des livres imprimés seront placés sous la garde des auteurs ou des ayants droit pendant les durées mentionnées dans le présent texte. » Plus

(1) Calame: Roseau dont se servaient les Anciens pour écrire sur le papyrus ou le parchemin; taillé et affûté (comme on l'a fait plus tard pour les plumes d'oie), le calame était utilisé avec une encre très épaisse.

(2) La Calamité est représentée, dans l'iconographie mythologique, comme une femme couverte de voiles noirs et appuyée sur un calame, symbole de la fragilité de la fortune.



"VOYAGE AUTOUR DE MA CLASSE"

des mers, bourlinguant d'escale en escale, bravant les tempêtes et les moussons. Rien ne fait plus rêver un écolier que l'existence du capitaine au long cours, pour qui la vie est un éternel voyage jusqu'au jour où, rentré chez lui, il continue à situer les événements humains « à bâbord et à tribord ». Pour ces écoliers, la géographie était jusqu'ici une science aride, évoquant de longues listes de villes, des colonnes interminables de produits et de marchandises à apprendre par cœur. Comme ce serait plus amusant — pensaient-ils — si, au lieu du professeur, Christophe Colomb, Cook ou Balboa venaient

Rien ne frappe plus l'imagination de l'enfant qu'un navire flottant sur l'immensité

eux-mêmes faire en classe le récit de leurs merveilleux voyages! Aujourd'hui, leur vœu est exaucé. Grâce aux maîtres, la classe de géographie est devenue plus attrayante, et grâce aux Associations pour l'Adoption des Navires, qui fonctionnent déjà dans cinq pays d'Europe, des milliers d'enfants sont en rapport constant avec les équipages de nombreux bateaux navigant sur toutes les mers du monde. Ils les suivent en pensée (et sur la carte), les visitent et reçoivent leurs visites chaque fois que cela est possible. Ainsi, la géographie, qui doit être avant tout une science humaine, peut puissamment contribuer à la compréhension internationale. Grâce aux récits de voyages contenus dans les lettres de « leurs » capitaines et marins, les écoliers apprennent bien des choses, car, selon un vieux proverbe hollandais, « Celui qui voyage beaucoup a beaucoup à raconter » (voir page 5). Cette photo montre le déchargement du charbon dans le port de Copenhague. (Document M.S.A.)